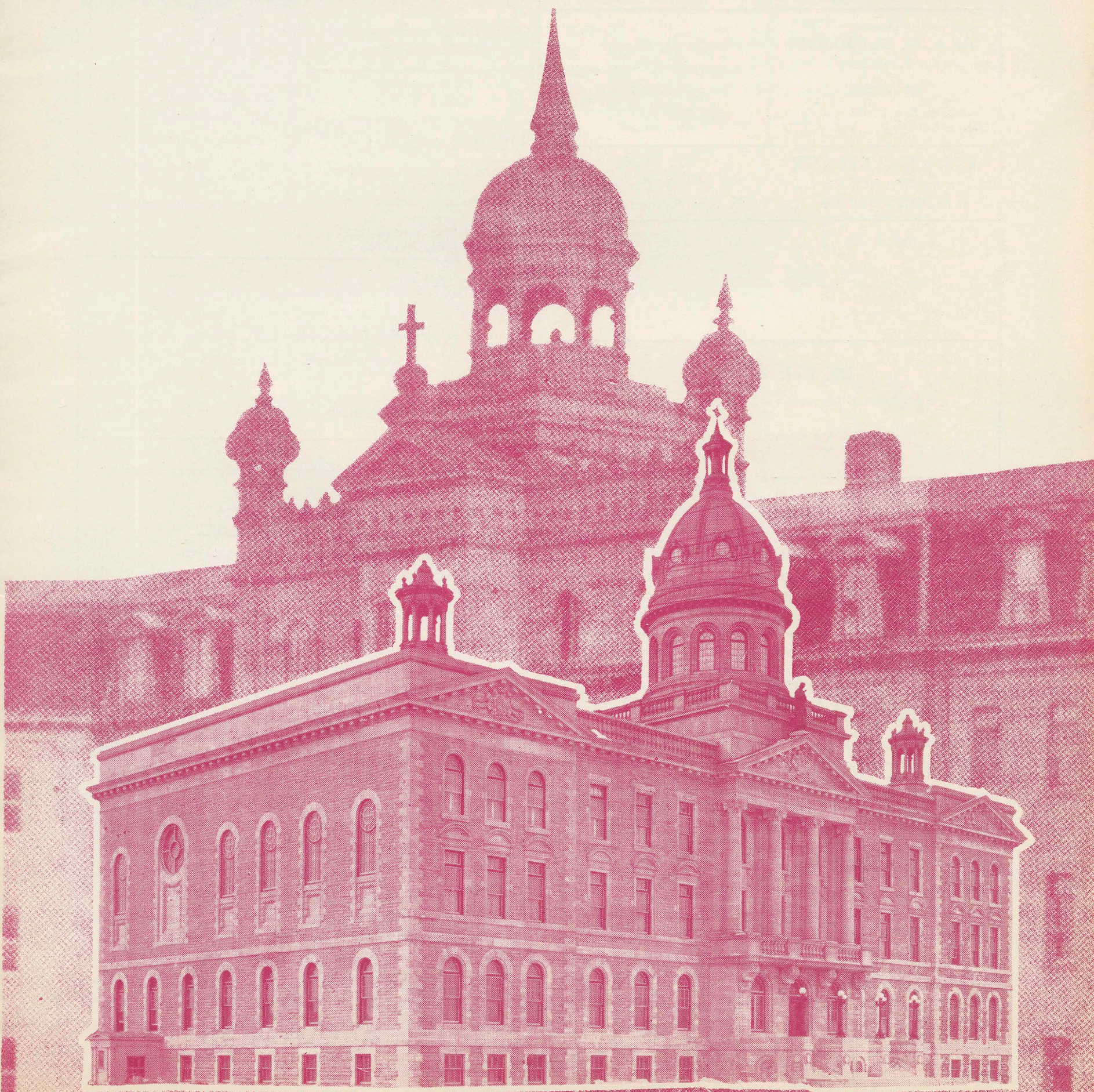


le bonifacien

Vie année No 4

Mai 1949



Dr G.-M. LaFlèche
Chirurgie générale

Bureau: 906, Edifice Boyd
Tél.: 98 658 - 21 170

Dr P.-E. LaFlèche
Dentiste

Bureau: 906, Edifice Boyd
Tél.: 95 064 - 21 286

Dr J.-J. Trudel

Membre médical du service
médical du Manitoba
Spécialité: Maladies des yeux,
oreilles, nez et gorge
BUREAU:
702, édifice Great West Perm.
356, rue Main - Winnipeg
Téléphone: 94 955

Dr J.-J. Bourgouin

MALADIES RECTALES
ET VOIES URINAIRES

301, édifice Medical Arts
Tél. 98 941 - 44 370

Dr A.-G. Dandenault
F.A.C.S.

Chirurgien

312, édifice Medical Arts
Tél. 98 648 Rés. 201 265

Dr H. Guyot

Médecine - Chirurgie
Obstétrique

580, RUE AULNEAU
Tél. 201 696

BERNIER et BERNIER

Alexandre Bernier, C.R. (K.C.)
Avocats - Notaires

Tél. 94 303

No 614, Edifice Avenue
265, ave Portage, Winnipeg

Un Ami

DR E.-J. JARJOUR

Chirurgien-Dentiste

702, édifice Great West Permanent
356 rue Main Tél.: 94 955

Pharmacie Préfontaine

A.-E. PAQUIN, prop.

Produits pharmaceutiques

Ordonnances de médecins remplies avec soin

Cartes de souhaits françaises pour toute occasion

157, ave Provencher — ST-BONIFACE — Tél. 203 863

HENRI D'ESCHAMBAULT

Représentant local

ASSURANCE AUTOMOBILE — INCENDIE ET VIE

BILLETS DE VOYAGE, toutes les lignes

136, avenue Provencher Téléphone: 201 137

LE MESSAGEUR CANADIEN

Organe de l'Apostolat de la Prière
et des Ligues du Sacré-Coeur

REVUE MENSUELLE \$1.00

Spécimen et catalogue adressés sur demande.

1961, rue Rachel Est

Montréal - 34

Hommage de

M. Alphonse La Rivière

Office Phone: 923 924

Res. Phone: 206 438

Laurier A. Regnier, LL.B.

Avocat et Notaire

Office: 216 McIntyre Block
WINNIPEG, Man.

Hommages de

LA

LIBERTÉ ET LE PATRIOTE

organe des franco-canadiens
du Manitoba
et de la Saskatchewan

619, avenue McDermot
Winnipeg, Manitoba

Téléphone 203 532

PHARMACIE LECLERC

J.-Arthur Leclerc, pharmacien

Coin Marion et des Meurons

St-Boniface, Man.

LE BONIFACIEN

publié par les Elèves et les Anciens
du Collège de Saint-Boniface

Aviser:

R. P. Léon Massé, S.J.

Directeur:

Armand Dureault

Assistant-Directeur

Roger Smith

Rédacteur en chef:

Placide Gaboury

Assistant Rédacteur

Gilles Lane

Chroniqueur sportif

Marcel Préfontaine

Secrétaire de Rédaction:

Jacques Chenard

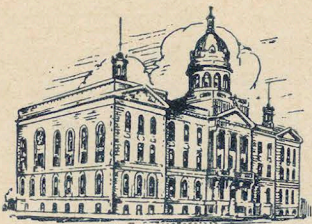
Administrateur:

Roland Bélanger

Prix de l'abonnement: \$1.50 par année

200, rue Cathédrale
St-Boniface, Manitoba

Téléphone: 204 400



Le Bonifacien

Vle Année—No 4

1948 - 1949

Mai

Le Curé

(Causerie radiophonique, présentée sous les auspices de l'Université du Manitoba, dans la série: Types canadiens-français.)

Le portrait du curé canadien-français? Je ne le recommencerais pas. Il a été fait ici même, sur les ondes de CKSB, en 1946, par le R. P. Lucien Hardy, S.J. Je viens de le relire dans le *Bonifacien* du temps. C'est un petit chef-d'oeuvre du genre, tout en nuances et en relief saisissant: opposition de la lumière et des ombres, les petits traits et les gros traits, rien n'y manque. On ne retouche pas ce qui est définitif.

Du curé, je ne vous offre donc pas un portrait, mais plutôt une appréciation, celle de l'histoire.

Nos premiers curés, comme nos premiers missionnaires, nous vinrent de France. Ils en apportaient les traditions, qui étaient excellentes. Le curé français de l'ancien régime, écrit Pierre de la Gorce, "n'était pas seulement prêtre, mais en une certaine manière, magistrat", c'est-à-dire non seulement pasteur religieux, mais encore chef naturel de sa paroisse. Alexis de Tocqueville l'appelle "le seul homme bien élevé", ou comme disent les Anglais, "le seul *gentleman* qui résidât d'une manière permanente au milieu des paysans et restât en contact avec eux".

Ce type de prêtre nous arrivait donc tout préparé à son rôle de fondateur de l'Eglise en Nouvelle-France. C'était souvent un homme de savoir. C'était toujours un homme de grande valeur spirituelle. Mgr de Laval n'exagéait pas moins. "Il est assisté de plusieurs prestres séculiers, gens de grande vertu; car il n'en peut souffrir d'autres", nous dit Pierre Boucher.

Les cent cinquante prêtres nés au pays sous le régime français sont de la même trempe morale. Le gouverneur, M. de Denonville, les trouve plus débrouillards, parce que "plus faits... aux manières du pays".

Mais tous, Français ou Canadiens, sont des prêtres vertueux et zélés jusqu'à l'héroïsme. Recueillons deux témoignages dignes de créance. Celui de Mgr de Saint-Vallier d'abord: "Si les prêtres sont édifiés de la vie des laïques, écrit l'évêque de Québec, les laïques ne le sont pas moins de la conduite des prêtres, qui se sont soutenus jusqu'à présent dans une grande estime et une réputation de sagesse, quoique la plupart ayant esté

exposés par la nécessité où ils ont esté, et où ils sont encore en plusieurs endroits, de loger dans des maisons séculières, mêlez avec toutes sortes de personnes...; ils font tous les jours leur oraison, et tous les ans leur retraite; ils aiment la pauvreté et ils vivent dans un parfait abandon à la divine Providence; à peine ont-ils eu durant plusieurs années le nécessaire, et cependant ils n'ont pas laissé de travailler infatigablement sans argent et sans maison, logez, comme on dit, par charité dans des lieux fort incommodes, mangeant ce qu'on leur donnait comme aumône, et réduits souvent à boire de l'eau, dans leurs courses apostoliques".

Il s'agit de l'époque de 1660 à 1680, où l'on compte seulement onze églises dans toute la colonie, rien que deux de Québec à Tadoussac, aucune sur la côte sud du fleuve. Les paroisses que l'on fonde ont une moyenne de trente à quarante lieues de large. Quel curé que le curé de ce temps-là! Curé ambulant, sans ressources, sans presbytère et sans église, il va, la chape sur le dos, en raquettes l'hiver, en canot l'été, ou à pied à travers les bois et les côtes. Arrivé à un *défriché*, il s'arrête chez un des habitants. Les autres accourent. Il les confesse, les instruit, leur dit la messe, les communie; il baptise les enfants, bénit les mariages et les dernières tombes. Ensuite, de maison en maison, il visite les malades, console les vieillards, administre les moribonds. Il repart et, plus loin, il recommence. Quelle vie!

Quand la Nouvelle-France sera peuplée davantage, les clochers s'échelonneront sur les deux rives et le clergé paroissial deviendra résident. Aura-t-il perdu de sa valeur au change? Que pensent de lui ses ouailles? Un expert de nos archives religieuses, l'historien Joseph-Edmond Roy, va nous le dire:

"Ces curés d'autrefois, doux et graves, confidents discrets des soucis et des peines, amis des heures mauvaises, instruits, modérés et sages, ... comment ne pas les estimer? — Ils aident d'autant plus les habitants à supporter leur sort, qu'il y a entre eux communauté d'origine et de pensées. Alors, comme aujourd'hui, les prêtres de la campagne sortaient en effet, pour la plus grande partie, du peuple, et se recrutaient parmi les laboureurs. Les anciens Canadiens se sentaient bien

plus flattés dans leur vanité par la carrière de l'un de leurs compatriotes mourant simple curé de village que par toutes les autres illustrations.

“La vie privée du curé de paroisse était exemplaire. Il inspirait le respect et le méritait par ses vertus.”

Tels furent les curés sous le régime français, tels on les retrouve sous le régime britannique. Dans son fameux Rapport de 1838, Lord Durham, que personne ne taxera d'excessive sympathie à notre endroit, formule ce jugement :

“Le clergé catholique de cette province s'est concilié à un remarquable degré le bon vouloir des personnes appartenant à toutes les croyances. Je ne connais aucun clergé paroissial dans le monde dont les vertus chrétiennes et le zèle pastoral soient plus généralement admis, et produisent de plus bienfaisants résultats . . .”

Aujourd'hui, cent ans après, ce jugement n'a pas vieilli. Certes, les curés ne sont pas des êtres surhumains: “men, not angels, the priests of God”, rappelait le cardinal Newman. Si, partout où il y a des hommes, il y a de l'*hommerie*, il faut s'attendre à en trouver chez les prêtres les meilleurs. Il n'est pas nécessaire, pour faire leur éloge, de verser dans le dithyrambe: et très pharisien ou bien sot qui se scandaliserait d'en rencontrer ici et là qui font tache sur le paysage d'ensemble. Du pommier le plus sain tombent des fruits de pourriture. Mais justement, ils tombent. Que ceux qui ont le goût de ces déchets, les ramassent et s'en repaissent. Notre peuple a d'autres exigences. Il lui arrive d'en avoir d'excessives. Car il est terriblement critique. Il ne serait pas français, s'il ne l'était pas; il n'aurait pas le sens catholique, s'il ne plaçait très haut son idéal du sacerdoce; il ne serait pas si difficile, si ses prêtres mêmes ne lui avaient donné dans leur personne le spectacle habituel des vertus propres à leur état. Voilà pourquoi il les repaye de sa causticité par un immense respect et une très profonde affection.

Veut-on savoir ce que signifie leur curé pour nos gens? Prenez *Adagio* de Félix Leclerc, et lisez “Banc 181”, l'un des contes de ce recueil délicieux. L'auteur nous décrit la stupeur qui s'empare d'une paroisse à l'annonce que le curé se retire, ferme l'église et barre le presbytère “Pour la première fois depuis l'existence de leur village, ils virent cette porte barrée comme une porte de banque; fermée à clef comme une maison de commerce où l'on ne va qu'à certaines heures; la seule porte du village, où n'importe qui pouvait entrer nuit et jour, était fermée . . .”

“Rapidement la vie de chacun d'eux, la vie des villages canadiens-français surgit des profondeurs de leur âme. Qui les avait baptisés? Qui les avait confirmés et instruits? Qui leur avait enseigné la communion et la confession, la charité, l'humilité, le dévouement, le courage, l'éducation, la politesse? Qui avait assisté leurs mourants? Qui avait enterré leurs morts? Qui avait fondé leur village? Qui avait amené le collège, le couvent, l'orphelinat, l'hospice, la salle paroissiale, la bibliothèque? Qui avait secondé le moulin dans la place et leur avait obtenu leurs dimanches, des heures de travail raisonnables, des jours chômés? Sur l'initiative

de qui étaient venus les agronomes? Qui avait lancé des fils d'habitants dans les cours classiques et en avait fait des professionnels? Où était enfin le fond de la race; où était-il, ce fameux moteur qui depuis trois siècles faisait tourner ces énormes roues de religion, de langue, de droits, de traditions, de décence, de propreté des mœurs, d'idéal chrétien, de familles racées, d'esprit charitable, de politesse exquise et de moralité publique?”

On ne saurait, dans un raccourci plus émouvant ni plus exactement fidèle aux données de trois cents ans d'histoire, esquisser la physionomie et l'oeuvre du curé canadien-français moyen. C'est vraiment un beau type d'homme que ce prêtre: il possède la confiance de son peuple, parce que, cette confiance, d'authentiques mérites la justifient et la perpétuent.

Georges DESJARDINS, S.J.



Le Désert *refleurira*

*Vous les rappelez-vous, ces beaux jours de l'enfance,
Où tout n'était que vie et lumière et santé,
Lorsque vous gambadiez, fous, riches d'insouciance,
Ignorant la valeur de la saine gaîté?*

*C'était l'âge tout blanc, des propos innocents,
Des yeux clairs et rieurs, des fossettes taquines,
Des bouches de satin aux sourires charmants,
Gourmandes de baisers, petites fleurs câlines.*

*Vous vous les rappelez: minutes enchantées
Empruntant au soleil le doux rayon si chaud,
Quêtes de nouveautés, solitaires allées
Engendrant le désir de connaître le Beau.*

*Vous vous sentiez alors enivrés de tendresse,
De délire, de chant, d'amour pour tout humain.
Votre corps en repos, l'esprit à la paresse,
Vous choisissiez vos jeux, sans songer à demain.*

*C'était bien l'âge pur de l'innocence belle
Qui semblable au matin, tout frais et parfumé,
Calme l'homme épuisé, le ravit, l'ensorcelle,
Transformant sa nuit sombre en naissante clarté.*

*Dans des esprits brisés, dans une âme meurtrie,
O souvenirs d'enfants! qu'êtes-vous devenus?
Vous traînez assaillis d'atmosphère pourrie,
Misérables débris informes et perdus.*

*Vite, éloignez l'horreur de l'affreux précipice,
Rayonnez lumineux, flambeaux purs et précieux
Faites surgir la Croix qui par le sacrifice
Saura ressusciter notre jeunesse aux Cieux.*

Rosemarie BISSONNETTE

Mars, 1949.

Collège St-Joseph.



La Perception

“Bonjour, est-ce que ta maman est ici?” demandai-je à travers la porte entr’ouverte. “Nous faisons la perception pour le Collège.”

“Le Collège, ah oui, entrez.” Une petite bonne femme de douze ans nous introduisit dans le salon et se retira dans la cuisine. Et bientôt, une... deux... trois têtes nous regardaient par-dessus le sofa.

“Allo, comment t’appelles-tu?” J’essayais de me dégèner. Peine perdue, les trois têtes disparurent. Des pas pressés, la petite reparut avec deux gros dollars dans les mains, traînant après elle deux autres marmots. Lorsque je lui demandai le nom du bienfaiteur, tous se levèrent et me répondirent en même temps. C’était comme un “Deo gratias” en classe.

C’était un bon commencement. La première maison que je visitais me donnait une aumône. Encouragé, je poursuivis mon enquête... ou mieux ma quête.

“Allo Doc”, fut la bienvenue à la maison voisine. Trois de mes amis s’étaient réunis pour dîner. Après un peu de taquineries de part et d’autre, je leur extorquai un dollar chacun. L’un d’eux avait une belle soeur.

“Entrez, Monsieur.” Deux conventums de Rhétorique étaient suspendus au mur du salon. Cette famille avait déjà fourni deux Oblats et un autre étudiait encore au Juniorat. Inutile de dire que nous avons été bien reçus. Les parents n’étaient pas riches mais ils donnèrent de bon coeur.

La perception, cependant, n’est pas toujours si rose. Une fois, la porte me fut ouverte par un colosse en costume de bain. Il me fit entrer et chercha tout de suite à me démontrer comment l’exercice physique et l’entraînement à l’aide des poids pouvaient développer les muscles. Jusqu’ici j’étais heureux de faire sa connaissance et je l’écoutais avec intérêt, mais lorsqu’il me remit les poids entre les mains, je regrettai cette nouvelle amitié. Au bout d’une heure, je sortis de là le dos courbé et les muscles enflés.

Je me traînai au dernier numéro. Un gros bourgeois m’ouvrit la porte. Je lui présentai ma requête.

“On va voir ça”, me dit-il. Et avec grande cérémonie, il tire de son portefeuille un billet de cent dollars. Le coeur me sauta à la gorge.

“As-tu du change?” reprit-il d’un ton moqueur. Mon coeur me tomba dans les bas.

Ma tournée rapporta au Collège \$15.75. J’étais satisfait.

André (Doc) CAMPEAU
Rhétorique.

Le Père Chopin

Je suis entré dans la salle de cinéma avec tout un bagage de préjugés contre “le Père Chopin”. L’appréciation qu’on m’avait faite du film me laissait croire à un essai d’amateurs plutôt gauchement mené, et qui faisait appel à toute notre indulgence. Mais l’expérience personnelle nous détrompe souvent.

Voyons d’abord le moins important, l’intrigue. Une famille mène une vie heureuse dans sa pauvreté et sa simplicité. Or voici qu’un parent riche entre en scène et transforme tout à l’aide de ses millions. Au bonheur qui régnait auparavant, il a substitué (de bien bonne foi, sans doute) la discorde, la séparation, l’amour tronqué, etc... Au pire de la situation, le millionnaire revient sur ses vieilles idées, et au lieu d’imposer son argent à ceux qu’il a ainsi rendus malheureux, il le met à leur service dans la poursuite de leur idéal. On quitte la salle les yeux bien secs et le sourire aux lèvres.

La leçon est bonne, et bien présentée. L’art de l’image, l’art du mouvement, l’art du son enfin, trois éléments dont tout bon film doit tenir compte, ont leurs lois observées dans “le Père Chopin”.

Les paysages étaient typiques de la région où se déroulait l’histoire. Deux panoramas m’ont impressionné surtout: celui de l’ouverture où l’on aperçoit l’église nichée dans les collines, ainsi que la course des deux enfants par les prés à la recherche de leur aînée.

L’oeil trouve dans la variété des images la résistance à la fatigue qui ne manquerait pas autrement de l’envahir. Ces images sont souvent annoncées, accompagnées ou achevées par une musique bien choisie qui nous met dans l’atmosphère requise: par exemple cette musique de folklore canadien qui accompagne la vue de la paroisse au début du film.

Une scène m’a frappé toutefois par sa longueur et son manque d’utilité et d’intérêt dramatique. Il s’agit de celle où le millionnaire, alité, repasse toute sa vie antérieure avec son chef d’usine. Le film aurait sûrement gagné en valeur si l’on avait supprimé ou du moins abrégé cette scène de confidence.

Somme toute, si on ferme les yeux sur le manque de perfection technique pour la lumière et la qualité du son, on pourra reconnaître au “Père Chopin” une réelle valeur artistique.

Jacques CHENARD
Rhétorique.



Puissance de la Parole

"Revolutionary movements are not made by great writers but by great orators."

(Goebbels)

Il est certain qu'une parole vivante, fourmillant de pathétique, et d'une emprise incontestable sur la masse du peuple, qu'une parole unie au prestige personnel de l'orateur, et inspirée par une expérience empreinte de convictions martelées et profondes, il est certain qu'une telle parole sera toujours plus efficace dans la propagation d'un mouvement révolutionnaire (car c'est bien cela dont parle Goebbels) que la plume la plus éloquente, la plus vibrante ou la plus emportée. Néanmoins, nous avons pu constater ici des exceptions très rares... Si nous pouvons appeler le Romantisme un mouvement "Révolutionnaire" (par rapport à la littérature qui régnait à ce moment-là), je citerais Rousseau dont les idées concernant la bonté naturelle de l'homme et le Contrat Social initial remuèrent beaucoup le monde pensant de l'époque au point d'ouvrir la voie à ce que l'on a appelé l'émancipation des idées, le libéralisme, le Romantisme. Et ce ne fut pas seulement dans le domaine littéraire mais dans le domaine politique, artistique, etc., que l'on constatait ces évolutions. Je crois que Mirabeau n'aurait pas eu le succès qu'il réalisa si c'eût été un auditoire autre que romantique et s'il avait été autre que romantique fougueux lui-même. En plus, peut-être, pourrions-nous placer Bergson avec son idée d'évolutionnisme, d'élan vital, de "devenir" divin, Debussy avec son apanage de la plus grande réserve et originalité ouvrant l'oeil sur l'impressionnisme classique, le néo-impressionnisme et ses satellites. Car Debussy est révolutionnaire.

Mais tout cela s'éclipse devant la masse de génies aux coeurs forts et à la parole vivante, dans la mémoire de l'homme. En partant d'Isaïe, de Jérémie, des prophètes qui soulevèrent des peuples contre eux-mêmes ou contre les idées païennes du temps, nous traversons l'ère grecque en rencontrant Démosthène qui savait soulever les peuples d'Athènes contre Philippe, le safre politique et militaire de son temps. De là à Jésus-Christ qui renversa l'ordre des idées païennes (qui furent un désordre insoupçonné), qui glorifiait la virginité, louait la pauvreté et bénissait la charité sans exception. Ensuite Paul et les apôtres qui continuèrent la leçon éternelle du Christ. Mais surtout Paul, apôtre universel des Gentils. Cicéron dans un autre domaine et "sui generis" souleva des auditoires contre Catilina, mais cela ne fait que friser le révolutionnaire, je crois. Beaucoup plus près de nous, nous apercevons le Cardinal Newman et le magistral mouvement d'Oxford grâce à ses sermons qui, dit-on, respiraient le calme et la ferveur raisonnée mais ne laissaient pas de remuer une grande classe de l'Angleterre, celle des Scholars. Un peu avant lui Lamartine réussit à détourner de leur objectif, les insurgés qui lui demandaient sa tête ou le drapeau du Champ de Mars. Ensuite, nous pouvons citer Hitler qui, par sa fougue, convertit au nazisme un peuple adulateur et admirateur. Peut-être aussi Mercier qui souleva le peuple contre les conservateurs traîtres.

Placide GABOURY
Finissant.

Marie, Reine du Clergé



On se sert très souvent de symbolismes gracieux pour exprimer l'amour. Ainsi dans le Cantique des Cantiques, il est frappant de constater comment l'Esprit-Saint se sert de cette métaphore pour symboliser l'amour du Christ pour son Eglise.

L'Eglise agit de même envers sa Reine dans ses litanies.

Au cours des siècles, en temps de grandes calamités, l'Eglise invoque Marie d'une façon spéciale. A Lepante c'est Notre-Dame du Rosaire, aux dernières guerres c'est la Reine de la Paix. C'est ainsi qu'elle accorde aux Sulpiciens le privilège d'ajouter Reine du Clergé aux litanies.

L'invocation remonte au pieux fondateur de la Compagnie de Saint-Sulpice, M. Olier. "La Sainte Vierge, écrit-il, est entrée en participation de la puissance du Père éternel pour engendrer son Verbe. Et c'est pour cette raison qu'elle a été si sainte et qu'elle a eu un sein immaculé pour concevoir et engendrer ce divin Fils. Le prêtre est aussi appelé pour entrer en partage avec le Père éternel de la puissance d'engendrer son Fils. Si la sainteté de Marie est si grande, parce qu'elle a engendré Jésus-Christ en son infirmité, étant avec le Saint-Esprit coopératrice de la génération temporelle de son Fils, que sera-ce de la sainteté des prêtres, appelés à être les coopérateurs de la génération divine et glorieuse dans l'Eucharistie?" Je résume donc: Marie, Reine du Clergé en raison de sa sainteté de Mère de Dieu, de sa dignité de Mère de Dieu et en raison de sa fonction de Médiatrice. Marie est intimement associée à Jésus-Christ dans l'Incarnation et la Rédemption. La royauté que Jésus possède par droit de nature ou droit de conquête, Marie la possède par grâce. Or la royauté de Jésus s'étend d'abord sur l'Eglise et sur ses prêtres. Donc en toute convenance Marie peut être saluée du titre de Reine de l'Eglise, Reine du Sacerdoce, Reine du Clergé.

Il faut prier pour nos prêtres.

Le prêtre n'est-il pas l'instrument dont Dieu se sert pour répandre ses grâces dans les âmes? N'est-il pas un autre Christ? En priant pour lui, nous prions pour nous-mêmes. Vous devez tous prier pour vos prêtres: vous jeunes gens d'idéal, d'excelsior, vous parents chrétiens qui luttez pour donner à vos enfants une éducation saine, vous séminaristes et religieux. Ensemble faisons monter notre prière à la Reine du Clergé. Ajoutons cette invocation aux litanies: Reine du Clergé, priez pour nous, priez pour nos prêtres. Que par Marie, Jésus nous donne de saints prêtres selon son divin Coeur.

Henri PERRON, eccl.

LE PETIT FRÈRE

Tout dernièrement je feuilletais le "National Home Montly" lorsqu'un article intitulé "A dime for God" attira mon attention. Cet article racontait l'histoire du Frère Sauvageau, communément connu dans la province de Québec sous le nom de "le p'tit Frère" ou "le p'tit Père". Tous les Québécois le connaissent sous ce nom, à partir du Premier Ministre jusqu'aux balayeurs de rue. On regarde le "p'tit Frère" comme le "Père Flanagan" du Canada. Plusieurs même le vénèrent comme un saint. Les nombreuses guérisons qu'il a obtenues en distribuant aux malades l'eau de St-Vincent de Paul lui ont valu cette réputation de sainteté. Il est devenu le plus illustre "quêteur" de la province de Québec.

Wilfrid Sauvageau naquit à la Haute-Ville de Québec, le 15 décembre 1897. Il appartenait à une famille de 14 enfants, famille pauvre mais profondément catholique. Il commença l'école à l'âge de neuf ans, mais dû arrêter ses études cinq ans plus tard pour subvenir aux besoins de sa famille que la mort du père laissait dans la plus grande pauvreté. Neuf ans durant, il travailla dans un arsenal sur la côte du Palais. Ses compagnons remarquèrent bien vite son goût pour les choses pieuses et les discussions religieuses. Aussi lui posèrent-ils une foule de questions, histoire de s'amuser, de se moquer de "cet acolyte papal". Le jeune Wilfrid, souvent embarrassé pour répondre, remettait la réponse au lendemain. Et le soir, on le voyait se transporter au Patronage de St-Vincent de Paul où il allait se renseigner. Sa jovialité simple, son amabilité un peu naïve lui gagnèrent bientôt la sympathie de tout le monde, et souvent, après les heures de travail, l'arsenal se convertissait en école de religion où le jeune Sauvageau faisait l'office de professeur.

Au début de 1920, il ambitionna de devenir prêtre de la Congrégation de St-Vincent de Paul. Son peu d'éducation ne lui permit pas de réaliser ce désir; à défaut de mieux, il se résigna au degré de Frère de la même Congrégation. Sa charité était inlassable. Lorsqu'un membre de la communauté tombait malade, le p'tit Frère s'offrait à le soigner, à le veiller. Il avait une foi vive en l'eau bénite de saint Vincent de Paul; aussi en avait-il toujours sous la main et il la présentait comme le meilleur remède contre toutes les maladies.

Un jour qu'il s'en allait visiter ses parents, il rencontra un de ses anciens compagnons de travail. Celui-ci, bien affligé, lui raconta sa peine. Depuis plusieurs mois, sa femme était malade, les soins des médecins semblaient sans effet, et l'on n'avait guère d'espoir de la ramener à la santé. L'occasion était bonne pour le Frère Sauvageau de faire valoir sa marchandise; il lui donna donc de l'eau de St-Vincent de Paul. Quelques jours plus tard, l'homme revenait au Patronage, tout radieux, pour annoncer au Frère la guérison de son épouse. Il lui remit en même temps une enveloppe sur laquelle étaient écrits ces mots: "Pour vos garçons". L'enveloppe contenait \$1.53.

Cet événement décida de la vocation du Frère Sauvageau. Le lendemain, le P. Supérieur le fait venir à son bureau et lui apprend qu'il songe à lui confier la mission de quêter pour les pauvres. "Très bien", répondit le Frère, "demain j'irai quêter et je ne rentrerai pas à la maison avant d'avoir \$25.00."

Il sortit de bonne heure, le lendemain, et ne rentra pas pour dîner, mais à 2 heures, après avoir parcouru près de 16 milles, il frappait au bureau du P. Supérieur.

— Voilà votre \$25.00, dit-il en lui présentant sa petite banque.

— Avez-vous compté l'argent? de lui demander le P. Supérieur.

— Non, mais ça me dit que le montant s'y trouve. Il y avait exactement \$25.00 dans la boîte.

Signalons que malgré ses grandes courses le Frère Sauvageau n'a jamais eu mal aux pieds. Comme on s'en étonnait, il donna cette explication: "Le matin de ma première sortie, j'ai demandé à saint Vincent de Paul que ma tête fasse mal au lieu de mes pieds". Son patron devait exaucer sa prière.

Il organisa bientôt ses quêtes. Le lundi, il visitait les bureaux du Parlement, le mercredi était consacré aux abattoirs, tandis qu'il se réservait le vendredi et le samedi pour visiter les tavernes et les hôtels. Ses quêtes devenaient de plus en plus fructueuses; parfois il recueillait au delà de cent piastres par jour; un jour même, il revint à la maison avec \$500.00 dans sa poche. Ce fut sa meilleure journée!

Mais son métier de quêteur n'a pas toujours été facile, loin de là. A plusieurs reprises, il dû revenir à la maison avec un maigre budget.

Quand le gérant de La Tour, à Québec, lui offrit d'assister aux combats de lutte et de boxe afin de vendre, au moyen de billets de loterie, des montres que les bijoutiers locaux lui donnaient en aumône, le Frère soumit cette invitation à son Supérieur qui en référa à l'autorité ecclésiastique. Son entrée à La Tour fut saluée d'applaudissements et de cris de bienvenue. Ce fut une ruée générale vers le p'tit Frère et les billets de loterie disparurent en un rien de temps. C'était trop beau pour durer. Certains membres du clergé protestèrent vivement, et le Frère Sauvageau, s'abstint temporairement d'assister à ces combats. Mais les rédacteurs sportifs réclamèrent la présence du Frère Sauvageau, montrant qu'il n'y avait rien d'indigne, rien d'inconvenant à assister à ces spectacles, et que c'était une excellente occasion pour les amateurs de sport de faire l'aumône. Les Supérieurs cédèrent devant les instances de la presse.

Le retour fut triomphal. Lorsque le Frère Sauvageau entra dans l'arène, les sous commencèrent à pleuvoir sur lui. Maintenant, il assiste à ces combats trois soirs par semaine et c'est toujours le même accueil.

Ses premières visites dans les tavernes ne manquaient pas d'audace: "Si vous avez de l'argent pour boire, vous aurez bien dix sous pour Dieu". Il essuya plusieurs rebuffades, mais sa persévérance et son sourire triomphèrent des plus résistants. Aujourd'hui, il est bien accueilli partout. Dès qu'il se présente dans une taverne, les clients le saluent et l'on entend: "Allons, les gars, sortez vos dix sous, voilà le p'tit Frère". On le respecte, on l'admire, on l'aime.

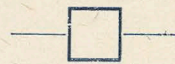
Cependant son métier de quêteur constitue seulement la moitié de sa vie. Il a aussi un petit bureau, au Patronage, où il reçoit les gens désireux de le rencontrer pour lui demander des conseils, ou encore de l'eau de St-Vincent. La liste des guérisons obtenues est vraiment imposante. Ces guérisons quasi miraculeuses lui ont acquis une réputation de sainteté. Evidemment, il se défend d'être un saint, et attribue à saint Vincent de Paul tout le bien qu'il fait. "Les bonnes oeuvres sont de saint Vincent, les mauvaises de Sauvageau", se plaît-il à répéter.

Quelle figure attachante que celle du Frère Sauvageau!

Et pour terminer citons le témoignage que rendait son Supérieur: "Dieu, dit-il, a laissé de côté ceux qui se croyaient supérieurs à lui et a posé Sa main sur son épaule en lui disant d'aller soigner ses pauvres, ses malades et ses misérables".

Jacques LARIVIÈRE
Versification.

Le Printemps



Y a-t-il une saison plus belle que le printemps? Malgré que l'on patauge dans la boue et clapote dans l'eau, le printemps est si gai qu'on le préfère aux autres saisons de l'année. Les coupe-vent remplacent les "parkas", les casquettes remplacent les tuques. Tout le monde semble s'égayer en même temps que les plantes et les arbres se ravigotent. Le soleil semble plus proche et plus chaud. Les bourgeons font leur sortie tout comme la marmotte qui sort de son trou pour se chauffer au soleil. Des beaux bancs de neige blancs, il ne reste que les tapis noirs et fondants. Les fossés sont remplis d'eau glacée et malpropre. On commence à gratter les lopins de terre sèche pour y semer plus tôt des fleurs.

Le printemps est encore un temps de toux pour les enfants qui, tous les jours, se mouillent jusqu'au cou. Et de rhumatisme pour les vieillards un peu faibles.

Mais le soleil après son long repos protège tout, en lançant ses rayons chauds sur la surface de la terre éveillée. Vive le printemps!

Claude ARCAND
Eléments-Latins.



1ère rangée: Bohémier, Réal; Ferland, Marcien; Roy, Pierre; Comeau, Joseph; Parent, Jean-Paul; Chouinard, Jean; Rév. F. Paul-Omer.
2e rangée: Tessier, Roger; Guay, Daniel; Jamault, Marcel; Boissonneault, Hector; Alarie, Gilles; Beaudry, Georges; Baril, Thomas; Goovaerts, Roland.
3e rangée: Bazin, Henri; Roy, Jean-Paul; Giroux, Fernand; Arbez, Gilles; Lacroix, Denis; Labossière, Réal; Tremblay, Bernard; d'Eschambault, Gilbert.
4e rangée: Carbotte, Paul; Labossière, Antonio; Ferrand, Albert; Bailleul, Lucien.



1ère rangée: Bosc, L.; Roy, G.; Préfontaine, A.; Péloquin, L.; Legal, Y.; Malo, O.; Préfontaine, H.; Aubry, B.; Forest, L.
 2e rangée: Bazin, A.; Badiou, R.; Morin, L.; Fortier, M.; Fouillard, E.; Daigneault, E.; Laurencelle, L.; Mireault, J.-P.; Lemay, R.
 3e rangée: Légaré, F.; Deroche, L.; Granger, J.; Guénette, J.-P.; de Margerie, B.; Dubois, R.; Nault, L.; Chamberland, F.; Lemoine, L.
 4e rangée: R. P. Filiatrault, S.J.; Audette, E.; Bourgeois, H.; Désautels, M.-A.; Bourque, R.; Gariépy, R.

Algarade

Un beau gros chat rentrait chez lui, un soir, après avoir passé la journée à chasser dans les ruelles. Quelle bonne journée! Il avait griffé cinq souris qu'il avait croquées et brisé la queue d'une sixième qu'il garda comme cure-dent. En plus, il s'était rendu à une laiterie où il avait trouvé un plat de lait et un petit fromage. Pour lui, c'était vraiment une journée de fête.

Rendu près de la maison de chez nous, il s'arrête un moment pour examiner les lieux. Personne en vue. Hop! il saute la clôture du jardin. O malheur! mon chien l'attendait.

— Hé là! Tu ne sais pas que c'est un terrain privé ici?

— Eh, je . . . ne savais pas. Bonjour.

— Oh non! tu ne t'en sauras pas si aisément. Que fais-tu à cette heure-ci? Un jeune minois de ton espèce devrait être couché.

— J'y cours . . . justement.

— Belle histoire! Tu rôdais ici pour voler mes os. C'est toi qui les prends toujours. Le moment est venu de me venger, et je te tiens.

A ces mots le chien bondit sur le chat.

— Tu ne me tiens pas encore, dit le chat en lui labourant le nez avec ses griffes.

Et la bataille s'engage. Le chien aboie, le chat miaule. La poussière lève de tous côtés, tellement que les deux assaillants se perdent dans le nuage. Tantôt je voyais sortir une patte, tantôt une queue. Les hurlements de douleur déchiraient la tranquillité du soir.

Tout à coup, du haut d'une fenêtre, une bottine s'abat dans la mêlée. Le chat file à droite tandis que le chien se retire à gauche.

Quelques instants plus tard, la poussière se dépose. La bottine seule demeure là, victorieuse, sur le champ de bataille.

Le lendemain matin, il me manquait une bottine.

Raymond BOURQUE
Syntaxe.

JEAN *de* BRÉBEUF

De tous les missionnaires du Canada, aucun n'a laissé un nom aussi populaire que le P. de Brébeuf. On le regarde avec raison comme le fondateur de la mission des Hurons. La durée et les travaux de son apostolat ont moins contribué à sa célébrité que ses grandes vertus et l'héroïsme de son dernier sacrifice. En haine de la foi, les Iroquois lui arrachèrent la vie, après l'avoir fait passer par les plus horribles supplices.

La famille du P. de Brébeuf était noble et ancienne. Il naquit le 25 mars 1593, à Condé-sur-Vire. On le baptisa sous le nom de Jean. A l'âge de 24 ans, le jeune de Brébeuf se sentit appelé de Dieu à la Compagnie de Jésus, et il entra au noviciat de Rouen le 8 novembre 1617. Il fut ordonné prêtre en 1622 et célébrait sa première messe, le 25 mars, jour anniversaire de sa naissance. Trois ans plus tard, il arrivait à Québec. Son premier souci, au milieu des sauvages, fut d'apprendre la langue, ce qui lui causa beaucoup de misère. Pendant ses premières années de mission il visita les malades, baptisa quelques mourants. Ce qui l'affligeait le plus dans son coeur, c'était la stérilité apparente de ses oeuvres.

Dès 1630, Jean de Brébeuf eut un ardent désir d'endurer les souffrances des martyrs. En 1634, Notre-Seigneur lui apparût portant la couronne d'épines sur la tête, présage de celle dont les Iroquois doivent plus tard orner son front. A la veille de sa retraite annuelle de 1637, Dieu lui montra, pendant sa confession, un tableau qu'il ne cessa de voir qu'après sa pénitence. Il vit deux soleils jetant un très vif éclat; entre eux, il y avait une croix dont les bras, le pied et le sommet paraissaient d'égale grandeur. A une des extrémités fleurissait un lys, à une autre se trouvait un chérubin; la partie supérieure laissait voir la figure de Notre-Seigneur dont la voix se faisait entendre inté-

rieurement à son coeur et l'invitait à la croix. Notre-Seigneur se montra couvert de lèpre et sans beauté comme les bourreaux allaient bientôt le réduire lui-même.

Les Iroquois attaquèrent le village Saint-Louis et capturèrent plusieurs prisonniers parmi lesquels se trouvaient les Père de Brébeuf et Lalemant. Pour leur supplice les Iroquois les dépouillèrent de leurs vêtements et les chargèrent de liens. Puis on leur enleva tout moyen de se dégager en leur arrachant les ongles. Ensuite on les transporta à Saint-Ignace où les Iroquois s'étaient fortifiés. Les Pères passent entre deux rangées de bourreaux qui les frappent sur tout le corps à coups de bâton. Les uns enfonçaient dans la chair du Père de Brébeuf des alènes ou des pointes de fer rougies au feu; d'autres lui appliquaient des charbons embrasés sur les différentes parties du corps; d'autres encore lui coupaient des lambeaux de chair qu'ils faisaient rôtir pour les dévorer sous ses yeux. Il ne poussait aucune plainte, semblait insensible à ses maux, ne rompant le silence que pour louer Dieu. Les bourreaux redoublaient de cruauté. Ils lui enfonçaient des charbons enflammés dans la gorge; on lui coupa les lèvres et les narines, on lui mit sur les épaules un collier de haches chauffées à blanc, on lui versa sur la tête de l'eau bouillante en dérision du baptême. Une ceinture d'écorce de bouleau enduite de résine fut allumée autour de ses reins. Après trois heures de tourments, un coup de hache acheva la victime. Pour se rassasier, les Iroquois mangèrent son coeur et se désaltérèrent de son sang.

Ce martyr couronnait seize ans d'apostolat.

Bernard AUBRY

Syntaxe.

Voeux de Jean de Brébeuf

"Si le grain ne meurt", et si mon âme ne devient une
alvéole dépouillée,

Ma vie sera peut-être un mensonge éternel.

O Jésus, que ce grain soit broyé et qu'il cherche à lé-
guer sa puissance fermentative

A un grand Epi collectif,

Qu'il en accroisse un peu l'expansion à travers les
champs du monde.

Qu'en moi vous trouviez une liberté sans bornes

Et une réceptivité semblable, puisque vous m'établissez
Pierre angulaire

De l'Eglise de la Sauvagerie.

Je ne veux plus craindre les marches dans la neige,

Où vous me sembliez plus distant que l'horizon en
en poudre;

Le froid que j'ai connu aussi inconcevable que la mé-
chanceté des hommes,

Le froid qui fait des anneaux au soleil,

Presque dessèche mes yeux et pétrifie mon corps . . .

Au cloître de mon âme, je conserverai muettes les
douleurs

Des nuits sans sommeil,

De grands silences qu'imposaient les énigmes de la
langue indienne,

Car il faut bien vous réserver quelques intimités, ô
Maître!

Vous seul connaissez la piteuse contenance de la Robe-
 Noire devant ces esprits ombrageux.
 C'est pour eux que j'ai beaucoup souffert,
 Je dirais même que moi j'ai presque infiniment souffert,
 si j'ignorais que Vous souffrez en moi.
 Vous avez rendu féconde la langue de Moïse et enflammé celle d'Isaïe,
 Mais la mienne se cristallise devant les monstres rouges.
 Ah! vous savez bien la douleur atroce de l'incompréhension,
 Puisque vous-même avez craint l'inutilité.
 Mais je ne lâcherai pas. Vous aurez mon âme en délire,
 Mon corps blanchissant dans les supplices, et mon cœur, indécis de tant de lassitude.
 Ou encore qu'arrivent la nudité, le glaive et la mort, rien n'effrayera
 Mon être tendu vers le martyre.
 Vous avez permis que je sois peu de chose afin de vous être total,
 Fixement total, à chaque jour entier à votre demande,
 Dans la pauvre gangue que voici, vous déposez
 Votre corps qui respire une force indéfectible.
 Cela me transperce et me multiplie devant le peuple,
 Comme les pluies que vous pressez de vos nuages secs
 Et les aliments, de nos glèbes stériles.
 Cela me transperce et me porte dans une allégresse incorruptible
 Puisque désormais je sais qu'en moi vous reposez.
 Mais pourquoi retenez-vous le désespoir lorsque mes muscles
 Et mon esprit s'empâtent dans la sueur?
 Pourquoi daignez-vous me remplir d'une sève puis-
 sante
 Qui maintient dans la paix cette âme insipide?
 O Vous qui m'entourez comme un vent sans orientation, vous gonflez mes poumons jusqu'à l'essoufflement,
 Si bien que je m'écrie: "Seigneur,
 Seigneur, c'est assez! Maintenant rien ne me séparera de votre amour,
 Rien ne retiendra mes courses dans la distribution de votre Parole,
 Ni la nudité, ni le glaive, ni même la mort".
 Je ne craindrai plus de voir mon sang se coaguler sur des membres à nu,
 Je ne broncherai pas devant la prose du devoir
 Et les griffes de la famine rongeront inutilement ma chair.
 Je verse dans votre calice, qui demeure toujours plein pour l'homme,
 Quoique vous l'ayez bu d'un geste si accompli. — Je verse d'un profond baiser
 Le martyre de chaque jour, la hantise du Parfait,
 Les chasses, les poursuites qui se prolongent dans mes rêves.
 J'attends avec confiance dans cette forêt en friche

Qui peut-être boira la riche sève d'innocents témoins.
 J'attends les cris sensuels, je vois les formes nues se profiler sur les bouleaux,
 Les torches siffler au travers du soir sous les noirs mouvements
 De mille bourreaux, qui enfoncez leurs ongles dans ce temple
 Fumant et immobile,
 Mon enveloppe criant la nudité,
 Cette chair reçoit le glaive
 Et se dessèche dans les odeurs d'agonie et de mort;
 Mais ne me délie pas de votre Amour.
 Oui, je sens déjà l'eau bouillante me parcourir et dissoudre
 En d'atroces tensions ma chair,
 Où vous avez conquis pour moi la noble sensibilité.
 Déjà la rougeur des haches s'enlise dans mes épaules,
 Mais la force d'aimer ne devra jamais fondre,
 Gouvernée par votre corps agonisant en moi!
 Ah! que je voudrais vous libérer d'une telle douleur, ô Christ,
 Et boire à moi seul l'agonie afin que vous reposiez,
 Si je pouvais. — Mais voici que rien n'est fait en moi sans que Vous soyez l'artiste.
 Vous le savez, je voudrais tout souffrir pour Vous, et accomplir ainsi
 Mon don total que vous-même inspirez.
 Jésus, je ne vous laisserai pas inconnu, il faut que Vous surviviez à mon corps
 En cette mission, en cette portion gourmande de mon cœur.
 Non, vous ne serez pas inconnu, si même il ne reste de mon être
 Qu'un cœur haletant dans une abstraite gaine.
 Je ne vous laisserai point, éternel Poursuivi,
 Tant que les doigts avides des enfants élus,
 D'une folie de rapt m'éventreront, m'arracheront le cœur. Je verrai là
 Les doigts de fous monstres
 S'accrocher à la Croix et vous percer le cœur, et dans leurs âmes,
 Vous l'arrachez si froidement par ce cri immortel: "Que sur nous retombe son sang!"
 Mais je ne veux pas que l'on vienne à vous, à la Croix
 Pour vous toucher le cœur, mais plutôt
 Que l'on s'avance vers vous, touché par le Vôtre.
 O Jésus, ni ma chair nue, ni ma chair tranchée, ni ma chair perdant l'âme,
 Ne me séparera de votre Amour.
 J'entends vous rejoindre là-haut, la croix faisant une ombre sur mon âme,
 Semblable à la grande, lumineuse croix dans le ciel des bien-aimés Hurons,
 Des Iroquois, mes frères.
 Comme vous, ô Fils qui, emporté dans l'immolation sanglante vers le Père,
 Vous unissez à Lui, sous la pensée de l'Esprit qui s'envole vers nous,

Ainsi je m'approche de vous que je n'ose appeler,
 Pour vous tendre mon âme immortelle et mon corps
 plein de mortalité,
 Afin de vous attirer par mes gestes vides
 Cette foule mouvante de peaux-rouges qui s'en vient
 me happer.
 Que mon poteau de supplice soit, comme l'autel, tout
 près de votre croix,
 O Jésus, ô mon Christ-Jésus,
 Et qu'ainsi, dans un dernier mouvement sensible de
 mon cœur,
 J'élançe vers le Vôte un peu d'âmes et que vous ré-
 pandiez
 La paix de la Colombe sur des êtres
 Qui puisent au grain mort un germe d'immortalité.

Placide GABOURY
 Philosophie.

Emeute à Methodopolis

Que de souvenirs ce titre doit éveiller dans la mémoire de plusieurs!

N'est-ce pas par ces mots que lundi matin, le 28 mars, la Méthode B présentait dans la salle académique du collège sa séance de classe annuelle devant toutes les classes de grammaire, et devant le R. P. Lemoine, O.M.I., Recteur du Juniorat?

Après une heure et demie de spectacle, le R. P. Massé, qui était président d'honneur, a pris la parole et dans un court boniment il n'a pas ménagé ses éloges aux jeunes artistes. Il a vanté en particulier l'intérêt et le fini extraordinaire de leur séance. Par leurs applaudissements répétés les spectateurs ont démontré qu'ils partageaient totalement les sentiments du Président. Plusieurs versificateurs ont même avoué qu'ils venaient d'assister à leur plus belle séance de classe...

Tout cela est très louangeur pour les methodistes. Mais il ne faudrait pas croire que ce succès leur est venu sans effort et sans sacrifice. Au contraire.

Il aurait fallu voir par exemple le professeur, le P. Henri Ouimet, se démenier, se dévouer corps et âme pour corriger, imprimer, distribuer, exercer avec patience les rôles, puis choisir, organiser le chant, la musique ou les costumes! Il aurait fallu voir aussi avec quelle joyeuse ardeur et quelle fraternelle entente tous les élèves (24) se sont appliqués à apprendre, à réciter et à répéter les moindres phrases de la pièce! Il aurait fallu voir enfin les multiples exercices de thème latin et de concertation latine ou française que cela a exigés en classe et sur la scène!

En jugeant le résultat, les spectateurs ont sans aucun doute deviné le travail caché et sérieux des methodistes. Mais il y a peut-être une chose que seuls les methodistes sont à même de constater. C'est le profit, l'avantage qu'ont apporté les longues heures de préparation et les courts moments du spectacle. Même si le succès de la séance n'avait pas toute l'ampleur qu'il

semble avoir, les élèves de la Méthode B seraient encore très contents, car la séance leur aurait été extrêmement profitable.

La période qui précède une séance de classe n'est pas un temps d'arrêt ou de stagnation pour la classe. Le mode de vie et de travail peut changer un peu, mais ce n'est pas le temps de chômer ou de se reposer comme en vacances. C'est dans ces minutes précieuses qu'on repasse les matières déjà vues et qu'on soigne d'une façon particulière la voix, la prononciation, les gestes, la tenue et tout ce qu'il faut pour bien se présenter en public. Lorsque le rideau s'ouvre et qu'on doit apparaître sur la scène, c'est alors qu'on voit la nécessité de vaincre sa timidité et de faire face à cet épouvantail qu'est pour trop de gens hélas! la foule d'auditeurs et de spectateurs. Comme il en faut du cran et de la patience pour dompter les mille et une manifestations du trac: tremblement des jambes, palpitation du cœur, agitation de la tête ou des membres, perte de la mémoire, etc. . . .

C'est donc parce que la séance de classe leur a fourni l'occasion de se maîtriser eux-mêmes et de maîtriser un peu l'art si dur mais si nécessaire de la parole que les élèves de la Méthode B n'oublieront jamais: Emeute à Methodopolis.

Arbez ROLAND et Bergeron LÉANDRE.
 Méthode.

La petite rivière

J'aime bien la petite rivière qui coule près de chez nous. Quelque chose m'attire et me retient sur ses bords ornés de fleurs sauvages. Je passe des heures à la regarder couler et je la suis des yeux. A chaque détour qu'elle fait, elle change de visage.

Elle coule, claire et murmurante, sur un lit de cailloux. L'on peut voir quelques petites perles qui brillent au fond de l'eau. Ces petits cailloux, étincelants comme des bijoux, font paraître la petite rivière encore plus belle. De temps en temps, sous la poussée du courant, ils se déplacent et roulent pour se placer à un autre endroit.

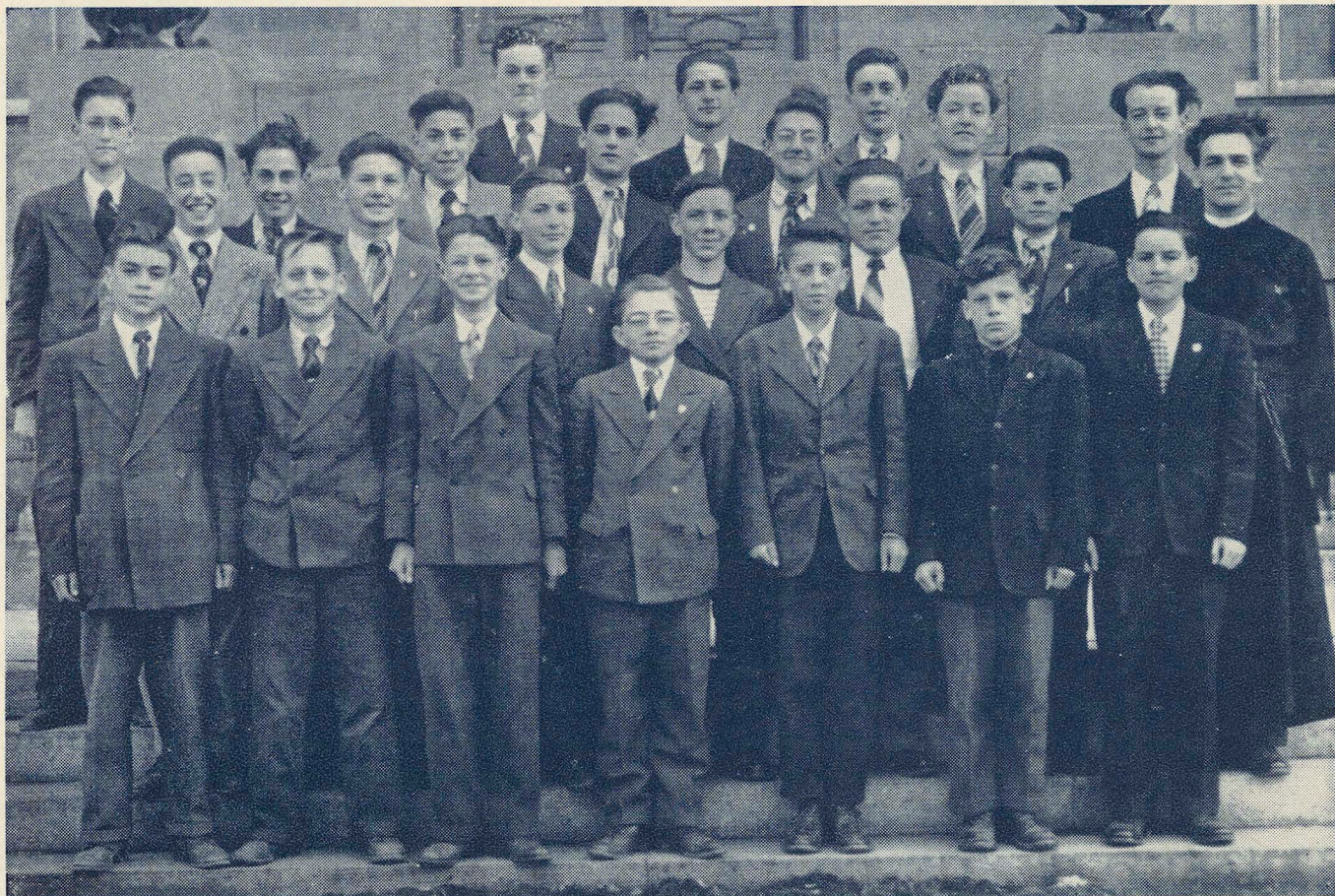
En passant par la prairie, elle arrose les plantes. Elle se rend utile, la petite rivière. Tous les animaux de la ferme la connaissent et l'aiment. Après avoir mangé paisiblement l'herbe des champs, ils vont se désaltérer à la petite rivière.

Dans les endroits plus déserts, dans la forêt, la petite rivière passe et attire à elle les chevreuils et tous les animaux sauvages. Partout, elle chante et se rend utile.

Le petite rivière ne s'arrête pas; elle continue son chemin à travers les prairies et les bois pour aller rejoindre une autre rivière lointaine que je n'ai jamais vue. Elle va ainsi de rivière en rivière jusqu'à l'océan où elle se perd dans l'immensité des eaux.

J'aime bien la petite rivière qui coule près de chez nous.

Lucien BOSC
 Syntaxe.



1ère rangée: Bergeron, Léandre; Isabey, Gérard; Saulnier, Henri; Joyal, Lionel; Verrier, Léo; Deschênes, Jean-Léon; Delaquis, Noël.

2e rangée: Gaudreau, Ernest; Arbez, Roland; Trudeau, Bertin; Fouillard, Paul-Emile; Desrosiers, Gérard; Préfontaine, Jacques; Père Ouimet, Henri, S.J.

3e rangée: Isabey, Amédée; Lemire, Roger; Pelletier, Pierre; Valcourt, Roger; Leclair, Clément; Lavoie, Marcel; Delaquis, Raymond.

En arrière: Landry, Gérald; Régnier, Paul; Mousseau, Lucien.

Qu'on se le dise!

SUR LE TERRAIN DU COLLEGE les 1er et 2 juillet 1949

Grand Tournoi de Balle-au-Camp

organisé par

L'Association des Anciens

\$1,000.00 en prix

Divertissements nombreux et variés

ENEZ EN FOULE

Portraits

de

Mamans

par des Élémentaires

Je ne puis pas dire grand'chose de ma mère parce que j'avais six ans quand elle est morte. Tout ce que je sais c'est qu'elle était très bonne pour moi et j'aimerais bien l'avoir encore.

Aujourd'hui j'en ai une autre pour la remplacer. Je l'aime bien aussi.

René GOBEIL

+

Le premier mot qu'un tout petit enfant prononce est maman! Le mot "maman" pour lui veut tout dire. S'il s'ennuie, s'il est fatigué d'être couché dans son petit lit ou s'il a faim, il appelle maman, et maman vient tout de suite. La maman vient vite et le prend dans ses bras pour le bercer et lui parler.

Même quand l'enfant a grandi, il prononce toujours le mot "maman". Maman lui sert souvent de confidente dans ses chagrins, ou d'intermédiaire lorsqu'il veut une faveur de papa.

Claude CHOUINARD

+

Maman est une très jolie personne. Elle porte toujours un grand sourire.

Maman ne me gronde jamais. Quand je fais quelque chose de mal, elle me dit: "Je le dirai à ton père, ce soir, et il te règlera tes comptes." Mais on dirait qu'elle oublie toujours.

Elle a des yeux bleus, pleins d'amour pour ses enfants; elle est toujours gaie, travaille du matin au soir, sans se reposer, à préparer les repas, balayer la maison, laver les planchers, les polir, faire la vaisselle, les lits, etc., etc.

Elle se lève de bonne heure pour allumer le poêle et préparer le déjeuner. Elle n'arrête pas de la journée et quand sa journée est finie, le soir, très tard, elle écoute de la belle musique durant une demi-heure avant de s'endormir.

Raymond MULLER

Maman est âgée de trente-six ans. Elle est aimable, elle se dévoue tous les jours pour nous. Maman est bonne cuisinière, maman est pieuse; elle assiste à la prière du soir et fait faire celle des petits. Souvent on l'entend chanter avec son bébé dans les bras. Après ses heures de travail, maman tricote des vêtements pour le bébé. Maman a un cœur d'enfant; c'est pour cela que je l'aime tant. Elle s'occupe de sa famille et non des chiens comme d'autres femmes font.

Souvent elle vient me voir au collège, prête à tout faire pour moi. Je demande au bon Dieu de la conserver longtemps car elle est le bonheur de la maison.

Charles DANDENAULT

+

Notre mère est la personne la plus dévouée pour nous. Son bonheur est de nous voir joyeux et heureux. Quand nous souffrons, elle souffre avec nous et plus que nous. Malheureusement, il y en a qui ne savent pas ce que c'est d'avoir une maman. Ils ne lui obéissent pas et se montrent polissons. Quand elle nous punit, c'est pour notre bien, et souvent nous lui en voulons à cause de cela. C'est quand elle n'est plus là qu'on s'aperçoit quelle place elle occupait à la maison, mais il est trop tard, elle est partie pour toujours.

Nos mamans sont remplies de bonté, de dévouement et d'amour. Ça, c'est ce que nous appelons des mamans.

Charles ROSSET

+

Maman était grande; elle avait cinq pieds et huit pouces; elle avait des yeux noirs et brillants qui étaient très vifs. Ses beaux cheveux noirs flottaient sur ses épaules.

Je me rappelle comment bonne qu'elle était pour nous. Elle était parfois sévère, mais si bonne en retour. Maman était très patiente; on ne voyait pas qu'elle souffrait. Elle était pieuse et humble. Les autres qualités de maman, je ne peux m'en rappeler, j'étais si jeune quand elle est partie. Je me rappelle de l'avoir vu sourire seulement une fois et c'était le dernier sourire de maman. Son dernier baiser était si tendre et si doux que je ne pourrai jamais l'oublier.

Raymond BACON

LA FÊTE

DES MÈRES

●

L'heureux jour de la Fête des Mères est de nouveau arrivé, et je sens en moi une légitime fierté de ce que ma mère compte au nombre de celles que l'on fête aujourd'hui.

Ah oui, c'est un bien beau jour que celui où l'on rend hommage à la personne qui nous est la plus chère au monde, celle à qui nous devons tout, celle qui aime chacun de ses enfants d'un amour incommensurable; celle qui, après des années d'un dévouement presque porté à l'excès, a réussi à faire de nous ce que nous sommes.

Il semble que la première pensée à jaillir dans nos jeunes cerveaux, en cette occasion, c'est une pensée de reconnaissance, une pensée d'amour filial sans mesure, une pensée d'affection et de tendresse sans bornes. Nous leur sommes tant redevables à nos chères mamans, et notre dette de gratitude à leur égard s'accroît chaque jour.

Prenons bien soin de nos mamans, nous ne les aurons pas toujours. Qu'elles sentent, durant cette journée spécialement, qu'elles sont entourées d'affection. Nous ne les aimerons jamais trop, et toujours trop peu.

O Jésus, prenez bien soin de maman.

"Maman!" C'est le premier mot de l'enfant, le cri du malade qui souffre: c'est le début des confidences et l'appel de celui qui meurt!

"Maman!" C'est tout comme un cantique ou comme une prière. C'est tout un cri d'amour et tout un champ d'espoir!

"Maman!" C'est le mot qu'on répète sans jamais se lasser; c'est l'appel qui n'est jamais vain et le seul nom qui donne confiance!

"Maman . . ."

Bernard de MARGERIE

Versification.

✦

La maman n'arrête presque jamais de travailler et ne travaille presque jamais pour elle. Elle se dépense sans compter, ne se lasse jamais et conserve toujours une belle humeur. Quand j'étais petit, avant d'aller à l'école, j'aimais à l'entendre chantonner en faisant son travail. Elle disait que ces chansons mettaient de l'entrain, de la gaieté dans la maison.

Quand revient la Fête des Mères, maman consent bien volontiers à se reposer, mais je crois qu'elle fatigue plus que si elle travaillait . . .

Robert LANE

Versification.

La Canadienne française

Je suis contente d'avoir à vous entretenir, ce soir, de la CANADIENNE FRANÇAISE. Issue moi-même de deux souches presque aussi anciennes que la cité de Champlain, je ne surprendrai personne en protestant de la fierté tendre que j'éprouve de mes origines.

Cette fierté ne s'acquiert pas dans le manuel sec comme le "nordêt", forcément réduit aux dates et aux faits les plus marquants, qu'encaisse une mémoire souvent rebelle parce que peu intéressée. Non. Elle prend racine dans un foyer où des habitudes de vie simple, où les traditions de foi, de langue et de moeurs n'ont été exposées à aucun choc contradictoire. Pas grand mérite à cela, me direz-vous? Je l'admets. Il convient d'admettre, toutefois, que c'est un milieu comme celui-là qui favorise l'épanouissement des convictions qu'il faut, pour parer les coups d'un adversaire toujours possible.

C'est pourtant un peu plus tard dans ma vie, que j'ai passé à cette manière de voir, lorsque, ayant dû rompre avec telle ambiance pacifique, je me suis vue mobilisée tout de go dans une arène de combat. C'est aussi en prenant plus intimement contact avec nos historiens qui, soucieux d'exactitude et d'équité, se sont efforcés de mettre en valeur l'âme agissante qui a dominé et les événements et les bons génies de notre glorieuse épopée.

C'est alors que l'obscur artisan de ma race m'est apparue, dans le calme de son vaste horizon et dans sa majesté comme la forteresse de nos hérédités religieuses et nationales. Et ma fierté s'en est accrue d'autant.

On nous avait en quelque sorte accoutumés à regarder comme la seule vraie héroïne de notre histoire, Madeleine de Verchères. Une espèce de conjuration du silence semblait, par contre, envelopper nos vaillantes pionnières qui ont eu à surmonter les pires difficultés.

Non pas qu'il faille mettre en doute la perspicacité et l'opiniâtreté de Champlain, dans la réalisation de sa noble entreprise. Pas plus que disputer à Madeleine de Verchères une tactique militaire et un sang-froid de grande allure. Ce serait idiot. Mais ces femmes qui ont consenti l'adieu définitif à leur patrie, pour venir confier aux sillons vierges de notre sol canadien, la semence de leur riche patrimoine, notre raison d'exister depuis trois siècles passés — ne sont-ce pas elles qui méritent d'être bénies entre toutes dans nos coeurs?

"Là où il n'y a pas de femme, le malade gémit." Cette parole de l'Ecclésiaste, Champlain l'ignore vraisemblablement. Mais n'en proclame-t-il pas la vérité quand, de toute sa force de persuasion, il implore la femme de France de venir le seconder dans l'oeuvre civilisatrice que la Providence — il en est sûr — a abandonnée à son initiative?

Sans la femme, le coup est manqué. Voyez plutôt. Aussi longtemps qu'elle fait la sourde oreille aux supplications du Gouverneur, la misère, l'indiscipline, la maladie et la mort envahissent les camps. Dès que Marie Rollet paraît, l'aspect des gens et des choses se

transforme. La vie renaît. Les courages se relèvent. Les travaux reprennent une impulsion nouvelle. Champlain lui-même en tient pour assuré le succès de son aventureuse équipée. Tant il est vrai que le sexe faible n'est pas toujours celui que l'on pense.

On fait à peine mention d'un premier couple, débarqué en Nouvelle-France en 1616, et qui n'aurait pu survivre à son rigoureux climat. C'est l'année suivante, avec Marie Rollet et son époux Louis Hébert et leurs trois enfants, Anne, Guillemette et Guillaume, que Québec possède enfin sa première famille française. Anne ne survit pas à la naissance du premier petit Canadien qui meurt avec sa mère. C'est par conséquent à Guillemette, qui devient en 1621, l'épouse de Guillaume Couillard, que sera décerné le titre gracieux de "mère de tous les Canadiens français".

Dès lors, l'âme de Marie Rollet anime tous les courages féminins. Au beau pays de France, elle suscite de nombreuses imitatrices de son parfait détachement. Un désir ardent de collaborer à l'oeuvre évangélisatrice des premiers missionnaires, donne une volonté surhumaine aux femmes intrépides, qui renversent tous les obstacles, pour répondre aux besoins innombrables et urgents qu'elles pressentent au Canada.

Pour ne mentionner que les premières à l'honneur: Mère Marie de l'Incarnation et Mère Ignace, fondatrice des Ursulines et des Hospitalières de Québec, respectivement. A Ville-Marie, Jeanne Mance qui songe à son Hôtel-Dieu, en se penchant sur toutes les misères; tandis que Marguerite Bourgeoys médite la fondation de la première communauté d'origine canadienne — sa Congrégation de Notre-Dame — en faisant aimer le bon Dieu des petits sauvages que sa compagne, elle, rassemble dans le pignon d'une grange.

Il conviendrait bien de saluer de leurs noms toutes les premières mamans de Québec, des Trois-Rivières et de Ville-Marie, et dont les enfants font souches canadiennes. De même que ces jeunes et belles Françaises qui se soumettent volontiers à l'ordre impérieux qu'elles reçoivent, de venir prendre maris en terre nouvelle pour y fonder des foyers, et travailler de la sorte, à l'expansion d'une nation saine, vigoureuse et aimant Dieu. Le temps manque. Et puis ces citations vous paraîtraient bien mesquines, considérant le nombre de dévouements désintéressés qui s'imposent à l'admiration.

Cependant, à preuve que l'âme de Marie Rollet rejoint la nôtre, je ne résiste pas à l'envie de faire une exception en faveur de celle qui, deux cents ans après la fondation de Québec, manifeste un cran peut-être supérieur à celui des pionnières de la falaise québécoise. En acceptant, par devoir, de suivre son jeune mari, Jean-Baptiste Lagimodière, dans les vastes et incultes prairies de l'Ouest, en 1807, Marie-Anne Gaboury ne sait pas ce à quoi elle s'expose. Première femme blanche à s'aventurer dans les pays d'En-Haut, elle reste seule, le plus souvent, avec ses enfants, pour se défendre contre la fourberie des tribus sauvages, durant les absences prolongées de son Coureur des Bois. On s'imagine mal ce que doit être sa vie de perpétuelles angoisses, privées, elle et sa famille, de tout secours de la religion, pendant de longues années, et sans espoir de revoir jamais sa famille du Québec. Marie-Anne

Gaboury s'est donc acquise un droit souverain à notre profonde vénération. Nous lui associons volontiers les nobles et saintes filles de Mère d'Youville qui acceptèrent en 1844, à l'instar des premières religieuses de la Nouvelle-France, à venir unir leurs forces spirituelles à celles de Mgr Provencher et de ses premiers prêtres, à St-Boniface, Manitoba.

Je pense avoir démontré suffisamment jusqu'à quel degré d'abnégation l'influence féminine s'est haussée, tant à Trois-Rivières, Ville-Marie et en terre de l'Ouest, qu'à Québec. Voyons si elle maintiendra son prestige, en dehors des centres bourgeois en pleine effervescence. Car la vision des fondateurs déborde les postes de commande, pour exiger du sol le soutien des vies corporelles. A cette fin, la futaie s'éclaircit. La flèche de l'église pique sa pointe vers le ciel. La petite école et sa diligente institutrice réclament le droit de dispenser l'instruction aux enfants qui sortent des maisonnettes — annonciatrices de vie — excises tout autour de la maison de Dieu. C'est la paroisse. Plus loin, dans les "rangs" ou sur les rives essartées du Saint-Laurent, l'Habitant asseoit son hameau au centre du lopin de terre fraîchement remuée de ses bras vigoureux. Dans son dur labeur, sa femme lui prodigue une présence active, le sourire et la sérénité longanime. Les débuts sont rudes, mais c'est la vie indépendante, simple et bonne en somme. Nullement gâtée comme nous par les commodités modernes amollissantes, la terrienne se révèle, dans ce cadre d'austère poésie, dans toute la dignité d'une mission délibérément choisie, avec ses peines et ses joies, et dont elle ne songe jamais à se plaindre.

Compagne aimante et maman joyeuse, la Canadienne comprend et sans les marchander à Dieu, les devoirs inhérents à sa haute vocation de transmettre la vie, de donner au monde nouveau des hommes et des femmes dignes, comme elle, de perpétuer la race et son précieux dépôt.

Reine et maîtresse, elle l'est assurément chez elle. Intelligente, intendante avisée et plus instruite que son mari, industrieuse et économe, intuitive et débrouillarde tant qu'on veut, il va de soi que sur elle reposent toutes les responsabilités. Qu'il s'agisse d'affaires extérieures ou de discipline familiale, l'auguste conjoint se retranche poliment — ou habilement, si vous voulez — derrière la phrase classique: "J'en parlerai à ma femme", ou bien: "J'en parlerai à maman", "va demander à ta mère" . . . C'est parfois abuser de la sagesse et de la patience maternelles. Mais c'est ainsi. Advenant que la décision de la pauvre Mater soit discutable ou mal venue, elle en portera tout le blâme, mais elle n'en garde pas moins le sceptre qui prendra, de mère en fille, valeur de tradition.

Pieuse, la femme de chez nous l'est sans affectation comme sans superstition. Parce que tout est simple chez elle. Aux champs, à sa tâche domestique, en prière ou à ses devoirs d'hospitalité, son attitude ne varie pas. Belle de cette flamme intérieure qui brille dans ses "jolis yeux doux", un charme émane de sa personne. Sa dignité native et la fraîcheur de ses traits témoignent d'une conscience pure et droite.

Il serait faux de dire que la Canadienne n'a pas évolué avec les époques. Depuis que les moyens de

communication suppriment les distances entre villes et régions les plus reculées, un courant de vie sociale circule à l'aise dans nos campagnes. La mécanisation agricole aidant, la fermière jouit d'une liberté relative qui lui permet d'orner davantage sa demeure, d'en rendre plus coquets les abords en soignant ses parterres, de surveiller l'éclosion et l'accroissement de la basse-cour, toutes activités de son domaine exclusif. Les livres et l'artisanat sont devenus pour elle matières à distraction et à embellissement. De plus, l'amélioration de la classe terrienne rend moins compliquée, de nos jours, le problème de l'éducation, dont les enfants bénéficient plus largement. Ce qui n'enlève rien du mérite de nos aïeules, qui pourraient s'enorgueillir à bon droit d'avoir contribué pour une part prépondérante, à la gloire du clergé canadien, et d'avoir doté la société de personnalités remarquables. C'est une preuve que la canadienne, sans posséder une instruction poussée, en appréciait tout le prix, jusqu'à faire de grands sacrifices même, pour la procurer à ses enfants.

On n'a guère à se demander pourquoi la Canadienne française a mis si longtemps à donner dans l'art d'écrire. Ce n'est pas qu'elle manquât de talent, de finesse d'observation, et d'imagination surtout. Personne comme elle n'a le tour de monter en épingle les détails — vrais ou faux — d'une bonne histoire sur son prochain. Disons, pour être juste, et pour employer le mot savoureux de l'abbé Félix-Antoine Savard, que "les nouvelles en jupes" n'ont jamais failli à leur service de renseignements.

Malice à part, pour peu qu'on tienne compte des préoccupations de la maman canadienne, on comprendra que l'ambition de composer n'ait pu même effleurer sa pensée. Ne dormant jamais que d'un oeil, ne suffisant pas au devoir de multiplier la vie, de l'entretenir, de maintenir en sus, les traditions de vie familiale, la voyez-vous la plume entre ses doigts, les yeux au ciel, cherchant une rime ou une phrase au rythme harmonieux? En étudiant la liste de nos premières femmes de lettres d'ailleurs, et des quelque trente autres qui, depuis, se sont orientées dans ce domaine, il est clair que c'est le petit nombre qui ont charges de famille. Certes, il est dans l'ordre d'admirer, d'encourager même la carrière littéraire chez la Canadienne, mais pas au détriment de tâches plus nobles, parce que essentiellement nécessaires à la vie de notre peuple. Les observateurs vigilants de nos destinées voient d'un oeil inquiet l'exode de nos campagnes vers la ville, surtout de nos jeunes gens. L'abbé Albert Tessier nous montre qu'à venir jusqu'en 1944, les familles rurales comptaient près de 80% de la population totale. On a constaté depuis que la classe agricole est tombée à moins de 30% de l'ensemble humain. Ceci est une sérieuse menace d'appauvrissement de nos forces vitales.

La ville et son tumulte, les attractions de toutes sortes, les cinémas outrageants, les publicités malsaines et anti-familiales, l'exiguïté des logis, l'égoïste exigence des propriétaires qui bannissent de leurs appartements les familles un tant soit peu nombreuses, autant de dangers pour la jeunesse, dont l'esprit s'obnubile à la longue, devant ce qu'elle-même appelle des circonstances incontrôlables.

Sans vouloir paraître pessimiste, il importe de ne pas s'endormir sur le capital acquis, mais de veiller à ce qu'il ne fasse pas faillite dans un monde où les valeurs humaines sont inconnues. Aussi faisons-nous confiance à la CANADIENNE d'aujourd'hui qui garde intangible, en son âme et volonté, l'idéal de reproduire la CANADIENNE d'hier. En hommage de gratitude à l'une comme à l'autre, nous rêvons, avec l'abbé Groulx, "du jour où sur les places publiques, la plus gracieuse, la plus fleurie, la plus ensoleillée, se dressera la statue de la femme auguste, par qui la Nouvelle-France est née . . . sans autre beauté que la beauté simple de son exemplaire, dans l'attrait du vieux costume, avec les traits fins de la race et, par tout l'être, l'élan lyrique de sa vaillance".

Alice RAYMOND.

*Causerie donnée à Radio-St-Boniface
le lundi, 21 février 1949.*

"L'Hercule de la Révolution"

Bien que la Révolution Française ait toujours tenu une place capitale dans les annales historiques, il serait absurde de prétendre qu'elle apporta à la France une gloire véritable. Sans doute fut-elle l'occasion de plusieurs réformes avantageuses, mais hélas! de combien de souillures ces réformes ne sont-elles pas le prix! De telles catastrophes n'ont pas pour auteurs des hommes paisibles aux principes et aux moeurs inattaquables.

Losqu'on parle de Révolution Française dans les milieux communs, deux noms surgissent, celui de Danton et celui de Robespierre. Comment pourrait-il en être autrement puisque c'est autour de ces deux noms que se déroulent les péripéties les plus tragiques de ce grand drame? Mais je crois que Danton a joué un rôle plus considérable encore que Robespierre.

Il fut, a-t-on mentionné, "l'Hercule de la Révolution", non seulement par sa taille gigantesque et superbe, mais par ses actes remarquables d'audace et d'hypocrisie. Monarchiste au fond du coeur, il s'efforcera de n'en rien laisser paraître jusqu'à la fin de sa vie. Opportuniste, il agissait comme Talleyrand cherchant toujours à se glisser là où il était à la fois en sûreté et dans les honneurs. L'ambition et sa sécurité personnelle déterminaient chacun de ses actes. Aussi, Madelin ne se trompait pas en disant de lui: "Je ne crois pas qu'il y ait eu en cet homme un seul principe".

Pour assouvir cette soif des honneurs, il passa du côté populaire, les Cordeliers. Elu chef de ce parti, il donna libre cours à sa passion de mener les hommes. Actif et compétent, il s'allia Desmoulins et Marat, et durant les années terribles de 90 à 93 on vit sans cesse ce triumvir mêlé à tous les grands événements. Au coeur de son parti, on l'appelait "Notre cher Président", et dans tout Paris on le connaissait mieux sous le nom de "l'excellent monsieur Danton".

Orateur emporté, il savait trouver le mot qui frappe l'attention, le mot qu'on ne peut plus oublier. C'est lui qui, le premier, osa prononcer le nom de Répu-

blique. Le roi enfui à Varennes, il en profite pour crier "déchéance de Louis", mais son audace lui attire vite le mépris des trois ordres. On avait peur de lui. Après s'être retiré pendant quelques mois, par sûreté! il revint plus fougueux que jamais, et décidé de chasser l'ennemi du territoire français. C'est à cette occasion qu'il apparut devant les troupes, le regard enflammé, et qu'il leur cria d'un ton ferme et convaincu: "Messieurs, pour les vaincre, il faut de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace." Si Danton savait électriser une foule, il était malheureusement impuissant dès qu'il s'agissait de la retenir. Nous en avons une triste preuve dans les affreux massacres de Septembre, où des centaines de prêtres furent tués, ce qui n'empêchera pas Danton de prononcer plus tard un célèbre discours sur "l'homme consolateur".

C'est Danton qui fonda le "comité du salut public", et c'est lui, enfin, qui vota la mort du roi. Le lendemain, il se reprochait amèrement cette iniquité. Madelin avait raison d'affirmer qu'il n'y avait pas de principe chez cet homme.

Robespierre, ce démon silencieux, fit conduire Danton à la guillotine. Notons que devant la mort Danton se révéla un monstre d'audace dont le courage nous saisit. Il mourut en brave. Ses dernières paroles sont restées célèbres. D'abord son apostrophe à Robespierre: "Lâche assassin, infâme Robespierre, l'échafaud te réclame, tu me suivras, Robespierre." Puis, à son bourreau qui l'empêchait d'embrasser ses complices, Danton dit: "Nos têtes s'embrasseront bien dans le panier". Et après avoir regardé la foule de son air imposant, il transmit cet ordre au bourreau: "Tu montreras ma tête au peuple, elle en vaut la peine".

Danton avait vécu.

Léo BEAULIEU
Belles-Lettres.

la poétique

de Musset

Alfred de Musset, un romantique, nous expose dans sa "Poétique" ses théories sur la versification et la poésie. Les comparant avec celles de Boileau, nous les trouvons complètement opposées. Et c'est l'opposition que nous essaierons de faire ressortir.

Tout d'abord, Musset n'endure pas la critique. Elle ne le pique guère:

"Je ne fais pas grand cas pour moi de la critique."

Pour être original, il faut donc se donner tel quel sans être corrigé par la critique. Il semble dire qu'elle rend un auteur artificiel. Cependant Boileau écrivait:

"Faites-vous des amis prompts à vous censurer."

Et Boileau fait bien remarquer que ce doivent être de réels amis et non pas des flatteurs.

Revenons à Musset, rimeur:

*"Vous trouverz, mon cher, mes rimes bien mauvaises.
Quant à ces choses-là, je suis un réformé,
Je n'ai plus de système et j'aime mieux mes aises."*

C'est que la rime est pratiquement inutile. Elle met des menottes au poète, l'enchaîne dans un malaise constant. Mais Boileau s'oppose en cela aussi; il remarque en parlant de la rime:

*"Au joug de la raison sans peine elle fléchit
Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit."*

En plus, Musset trouve honteux de cheviller tandis que Boileau cheville avec une grande sérénité. Autre point: Boileau s'appuie constamment sur la raison. Même en poésie, la raison joue sans cesse le rôle principal:

*"Aimez donc la raison; que toujours vos écrits...
Empruntant d'elle seule et leur lustre et leur prix."*

C'est ce qui le caractérise. Tout ce qui n'est pas dicté par la raison doit être impitoyablement sacrifié.

Et le romantique lui! Il en a perdu la tête... et n'en reste qu'avec le cœur:

*"Sachez-le: c'est le cœur qui parle et qui soupire.
Lorsque la main écrit, c'est le cœur qui se fond;
C'est le cœur qui s'étend, se découvre et respire..."*

Musset ne s'en tiendra pas là; il roule jusqu'à l'extrême:

*"C'est trop peu que d'aimer, c'est trop peu que de
[plaire:
Mon premier point sera qu'il faut déraisonner."*

C'est sur ce point que les deux auteurs se heurtent le plus violemment. Mais, à y bien songer, Musset est plus "fou" que Boileau. Car si trop raisonner nuit parfois au bon sens, que faut-il penser de celui qui s'attache d'abord à déraisonner? Où cela mène-t-il?

Musset va jusqu'à dire que celui qui, devant la nature des muses, ne devient:

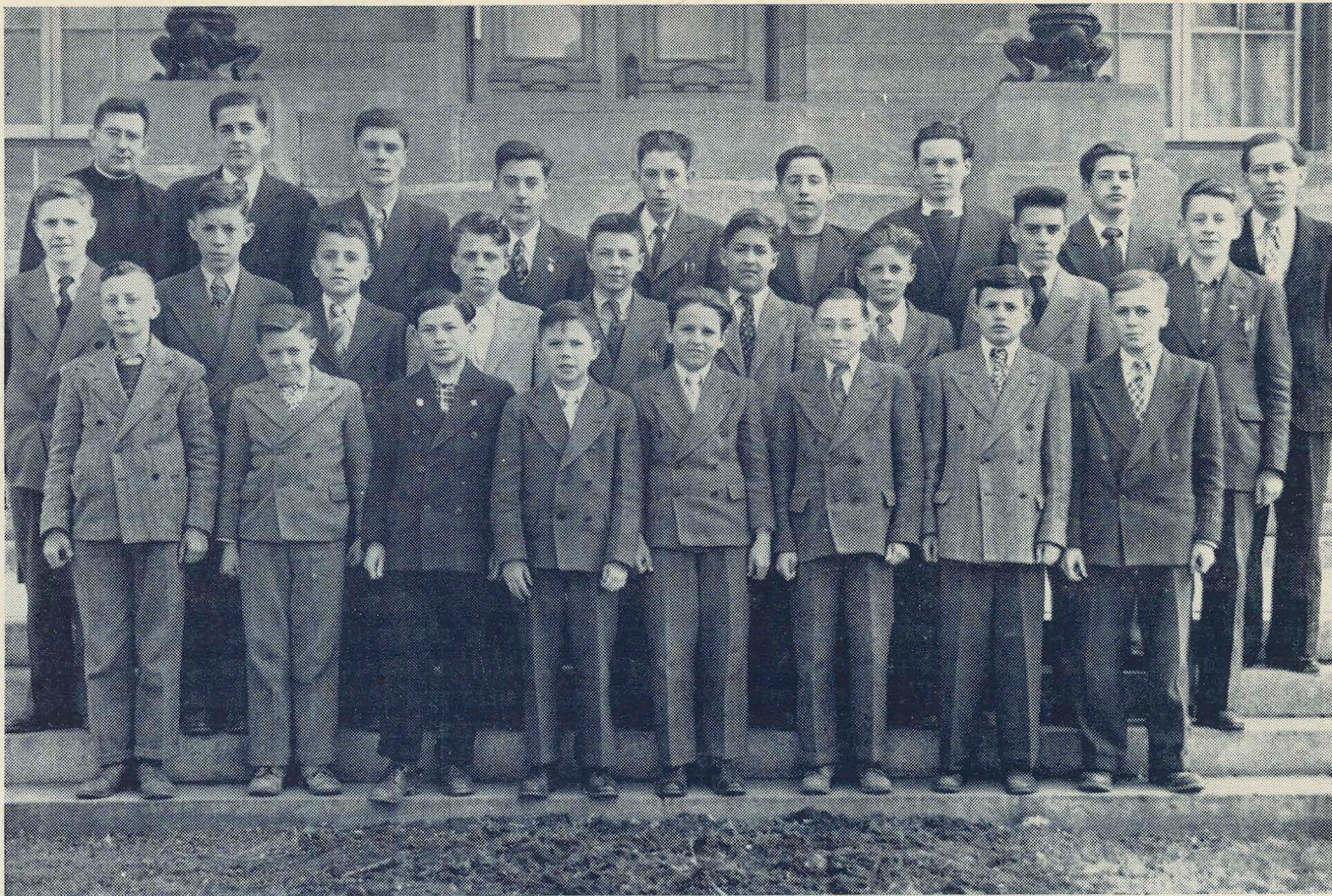
*"Plus fou qu'Ophélie de romarin coiffée,
Plus étourdi qu'un page amoureux d'une fée..."*

n'est aucunement poète, mais traîne à ses pieds tous les sots d'ici-bas.

Cette théorie mène à la conclusion suivante: pour n'être pas sot, il faut devenir sot; il faut déraisonner pour s'en tenir au bon sens. Qui ne voit l'absurdité d'un pareil principe?

Cependant des théories romantiques qu'exprime Musset, il ne faut pas tout rejeter. Au contraire, il faut, avec la raison de Boileau, juger la déraison de Musset.

Raymond BRETON
Belles-Lettres.

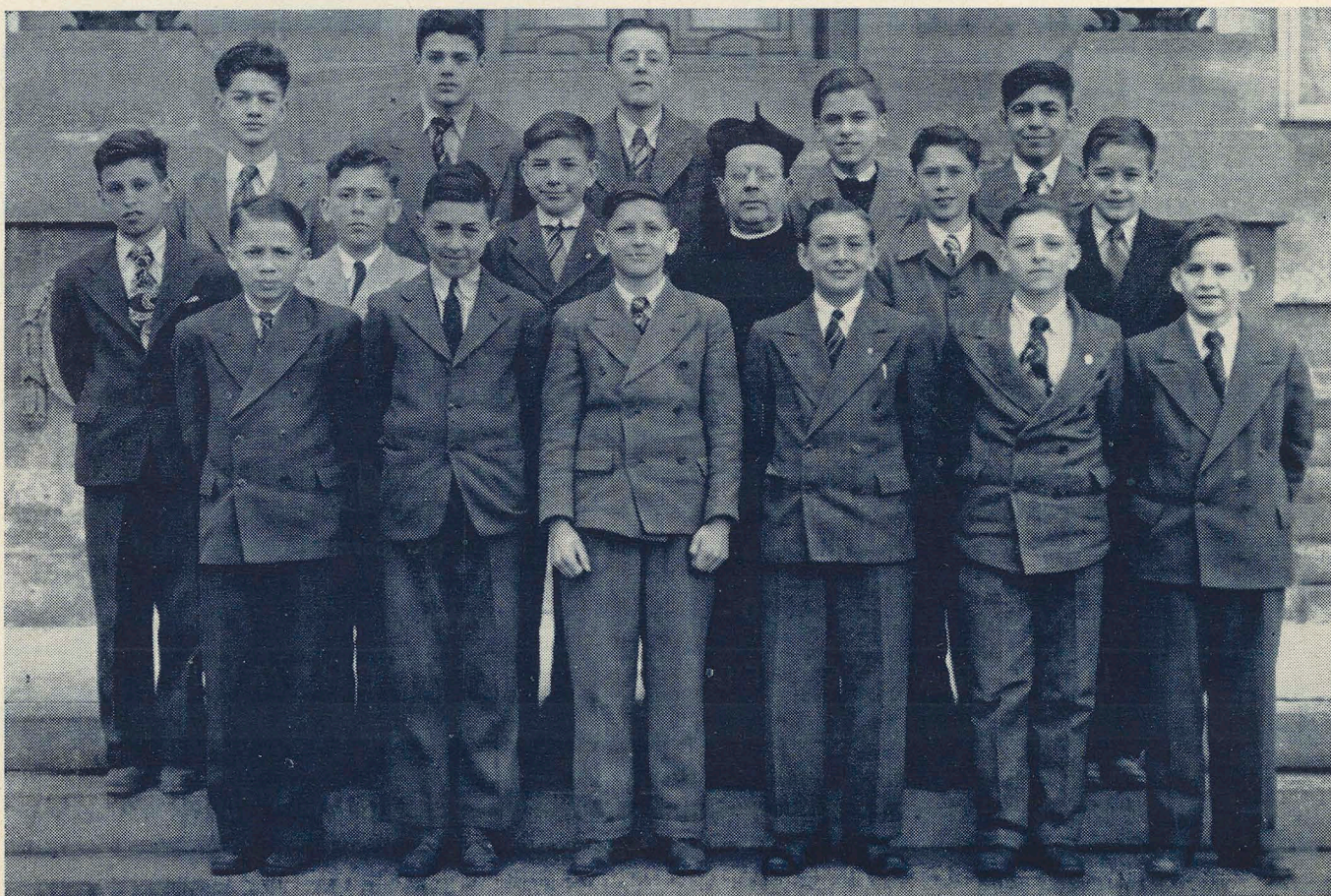


Eléments latins "B"

- 1ère rangée: **P. Saint-Martin, S.J.; Robert, G.; Touchette, G.; Vrignon, G.; Godard, D.; Laroche, L.; Lacasse, D.; Rémillard, F. M.; Corriveau, A.**
- 2e rangée: **Barnabé, J.-L.; Joubert, L.; Desrosiers, G.; Marius, R.; Chouinard, C.; Rosset, C.; Lacroix, E.; Péloquin, P.-E.; Dupasquier, M.**
- 3e rangée: **Boissonneault, G.; Bacon, R.; Rocan, J.-L.; Croteau, R.; Muller, R.; Gobeil, R.; Bourrier, L.; Dandeneault, C.**

Eléments latins "A"

- 1ère rangée: **Prince, Philippe; Grouette, Léopold; Péloquin, Georges; Carbotte, Lucien; Laramée Lucien.**
- 2e rangée: **Avanthey, René; LaFlèche, Georges-Ed.; Lacroix, Guy; R. P. Beaupré, S.J.; Savoie, Elie; L'Heureux, Philippe.**
- 3e rangée: **Gobeil, Gérard; Constant, Henri; Rodrigue, Noël; Vallée, Armand; Arcand, Claude; Lagassé, Marcel.**



IMPRESSION DE MON VOYAGE À ROME

Quand j'avais vingt ans, si on m'avait prédit qu'un jour j'irais à Rome, on m'aurait beaucoup étonné. Ce soir-là, c'était bien vrai, car j'étais à bord d'un rapide en direction de la Ville Eternelle, englouti comme une sardine dans un wagon de deuxième classe, au milieu d'un rucher d'Italiens qui bavardaient sans relâche. Cette langue ressemble au latin, m'avait-on dit! En principe, peut-être, en pratique c'est autre chose. . . . Pas de lumière pour lire, personne avec qui je pouvais causer, dans un cachot de compartiment, incapable de dormir à cause de la conversation animée de mes voisins, en plus du cliquetis des rails, voilà quelle était ma situation. Je me disais: "décidément la route qui conduit à la Ville Eternelle est aussi difficile que celle qui conduit au ciel". Par moments nous longions la Méditerranée et j'apercevais la lune qui se mirait dans ses eaux bleues, alors je me mettais à rêver. . . . Pourquoi aller à Rome? Mais pour voir le Pape! Tu es fou, mon vieux, ce sera impossible! Qui sait. . . . Tout à coup, au milieu de ce rêve, comme une boule dans un jeu de quilles, un cri strident déchire l'air: Roma! Roma! Il est environ 7 heures, le jour commence à poindre à l'horizon. La gare, détruite pendant la guerre, est en reconstruction. Partout des amoncellements de briques, de ciment et de planches. Ici et là des vendeuses s'époumonnent en arrière de comptoirs montés à la hâte. Des porteurs affolés, courent en empoignant les valises, heurtent au passage les voyageurs hébétés. Un quart d'heure après, me voilà confortablement installé à l'hôtel continental, et quelques minutes plus tard en route pour le "Collegio canadese". L'autobus est bondé, le contrôleur me fait signe de descendre. Incapable! Je suis à l'arrière, la sortie est en avant. . . . Pousse l'un, pousse l'autre, aucun résultat. . . . Allons-y pour le prochain arrêt. . . . Le mot magique pour qu'on vous laisse passage "Permissio", premier mot italien à faire partie de mon répertoire, que j'avais appris trop tard, car on me déposa cinq arrêts plus loin de l'endroit où je devais descendre. Lorsque j'entrai au Collège Canadien, les corridors retentissaient de mélodies gaies et bien françaises. Quoi, un collège d'étudiants en théologie et un tel brouhaha! Oh! là! là! De jeunes prêtres viennent à ma rencontre, entre autres M, l'abbé Marchand, de la province de Québec, et M. l'abbé Lucien

Rodrigue, à St-Boniface l'année dernière. On s'excuse, c'est la période des vacances, alors on se divertit en faisant revivre quelques refrains de chez nous. Bravo! Messieurs les Abbés, bel exemple à donner! Tout de suite je suis chez moi. Quelqu'un entre, c'est l'aumônier, M. l'abbé Tanguay. Fin psychologue, il devine immédiatement ma pensée: "Vous voulez voir Notre Saint-Père le Pape, sans doute? Eh bien, justement Mgr Léger est au Vatican en ce moment, je lui téléphone à votre sujet". La demande est faite, il ne reste qu'à patienter quelque temps avant de recevoir une réponse. Les jours suivants sont pleins d'anxiété et de rêve, car je rêvais de voir le Souverain Pontife, et il me semblait rêver de voir tout ce que je voyais. Comment n'être pas ému en se baladant à Rome dans ces vieux labyrinthes de ruelles sans trottoirs où bruit la vie populaire! Ces rues turbulentes où conduisent-elles? Rien qu'à des lieux illustrés: celle-ci au Vatican, demeure du Chef de l'Eglise catholique, celle-là au Quirinal, palais qui fut celui de Grégoire XIII, qui logea le roi Victor-Emmanuel, où réside le président actuel, cette autre au Panthéon. . . . La Ville Eternelle n'est pas de ces lieux où l'on peut d'un pas indifférent suivre son caprice. Le plus frivole y éprouve le "frisson du passé. . . ." C'est ici qu'il y a deux mille ans, s'élevaient les palais des Césars. Au coeur même, un valon où se consomment les débris tragiques de ses temples. Il y a le Colisée, avec ses cages à bêtes, ses tortueux couloirs, ses prisons, ses loges, et son enceinte encore tachée du sang des martyrs; les catacombes, souterrains étroits et humides au fond desquels les chrétiens de la persécution ont allumé le flambeau de la vérité; Le Forum Romain, qui éveille les doux souvenirs de ma vie de collègue, car là devant moi, voici la tribune de Cicéron, il me semble le voir vêtu de sa toge romaine s'écrier d'un ton dynamique: "Quousque tandem. . . ."

À Rome "autant d'églises que de jours dans l'année". C'est St-Jean de Latran et Ste-Marie Majeure, toutes deux merveilles de beauté. L'Eglise du Gesù où repose le corps de St-Ignace. Ste-Marie des Anges, église titulaire du regretté Cardinal Villeneuve. La petite chapelle "Quo Vadis" où Notre-Seigneur laissa l'empreinte de son pied après avoir apparu à saint Pierre. Franchissons le port du Tibre et suivons ce

Vient de paraître:

Le livre que **LE SURVENANT** annonçait:

MARIE-DIDACE

par Germaine Guèvremont

Prix: \$1.50 — Par la poste: \$1.60

LES GRANDES EDITIONS BEAUCHEMIN

qui était autrefois un vieux bourg. Au bout, St-Pierre de Rome, la place géante ouvrant aux fidèles du monde ses colonnades comme deux bras infatigables sur lesquels reposent des saints qui semblent être descendus du paradis pour nous souhaiter la bienvenue. La description de la basilique, chef-d'oeuvre d'architecture, appartient à des main profanes. Mon émotion n'en fut pas moindre. Pèlerins en contemplation, mosaïques animées, statues rendues vivantes par des mains de maîtres, coupole diamantée, au centre de laquelle une frise avec cette inscription "Pierre, tu es Pierre, et sur cette Pierre, je bâtirai mon Eglise", tel est l'ensemble majestueux, grandiose de paix que nous offre St-Pierre de Rome. Que dire du musée du Vatican! L'oeil se baigne dans une pléiade de tableaux par Raphaël, Léonard de Vinci et tant d'autres artistes immortels dont les oeuvres revêtent la chair, s'emplissent de sang et se gonflent de vie. Ma visite doit prendre fin. Je suis tout de même content, "Tant de siècles vécus en 3 jours..." C'est le 30 décembre, pas de nouvelles du Vatican. Le temps presse, il faut retourner à Paris pour reprendre les cours. Je décide de repartir le lendemain. Bénédiction du ciel! Au moment des adieux à mes amis du Collège Canadien, Mgr Léger m'apporte l'invitation tant désirée. Je retarde mon départ. Nuit agitée, le sommeil ne vient pas. Jusqu'au matin j'entends les bruits de la rue, un crieur ambulant, la cloche d'un tramway, la corne d'un taxi... mes idées vont, viennent, se balancent sans pouvoir se fixer. L'audience est à 11 h. 15. A 10 h. 30, je franchissais le seuil de la porte du Vatican. On me conduisit dans une salle décorée de fresques dorées, de peintures murales, de tapisseries, de tapis. Au fond, un trône recouvert de velours. Une loge du ciel me

dis? je! Mes yeux sont rivés sur la porte, les minutes passent... bientôt nous entendons des pas... vivement nous nous agenouillons. C'est l'instant suprême! Pie XII est devant nous. Vêtu de blanc, mince, grand, le visage à peine ridé, les yeux perçants révélant une âme riche et sainte, démarche jeune, cet homme accablé par toutes sortes de problèmes, demeure calme, ne paraît avoir aucun souci. Il se penche vers moi pour causer. Je lui demande de bénir ma famille, mes parents et je lui parle de l'oeuvre des Canadiens français du Manitoba dans le domaine de la radio. Avec une bonté paternelle, il me dit combien il admirait les efforts de ceux des nôtres qui se dévouent à cette tâche, qu'Il les bénissait et qu'Il demandait à la Providence de bien vouloir leur accorder la grâce de poursuivre avec ardeur les buts si nobles qu'ils se sont fixés. Lorsqu'Il s'éloigna, je me disais qu'il eût été à plaindre celui qui n'aurait pas été touché. Des larmes coulaient malgré moi de mes paupières. Insensible au va et vient, je sortis du Vatican plongé dans une méditation. Il me semblait entendre des fragments de litanies venant du fond d'un monastère, mêlées à des cantiques de voix invisibles et séraphiques, sereine symphonie irréelle mais vraie, ressemblant à un Te Deum et qui embaumait mon âme. Ainsi tombait le rideau sur une des plus belles scènes de ma vie. Aujourd'hui égrenant le chapelet de mes pensées, je revois une petite fenêtre qui veille très haut dans le ciel. Le vicaire du Christ est là, dans sa chambre... Il est là, comme il est dans le coeur de ses brebis qu'il aime et sur qui il veillera toujours comme il en a eu mission: "Pierre, tu es Pierre..."

Léo REMILLARD

Syntaxe "A"

- 1ère rangée: Lacroix, G.; Desautels, M.; LaFlèche, Cl.; Gervais, A.; Jolicoeur, E.; Gagnon, P.-E.; Alarie, E.; Arbez, D.
 2e rangée: Brémault, G.; Langelier, P.; Cinq-Mars, L.; Bazin, R.; Sicotte, J.; Deremiens, N.; Lacerte, P.; Audette, Th.
 3e rangée: Rév. F. Marie-Noël; Léonard, A.; Gaudry, G.; Blain, R.; Gobin, A.; Isabey, L.; Mulaire, E.; Gisiger, J.; Legault, P.



 <p align="center">De Gagné Motors Ltée Téléphone: 203 041</p> <p>Ventes Service Pièces de rechange Accessoires Service jour et nuit Marion et Desmeurons ST-BONIFACE</p>	
<p align="center">GARAGE BIBEAU FRÈRES</p> <p align="center">Economie — Bon service</p> <p align="center">176, ave Provencher ST-BONIFACE, MANITOBA</p>	<p align="center">E. LABOSSIERE & FILS</p> <p align="center">Service de garage complet Produits "McCOLL FRONTENAC" et "TEXACO"</p> <p align="center">Téléphone: 203 770 353, avenue Provencher</p>
<p align="center">STOCKYARDS GARAGE</p> <p align="center">597, Marion — Norwood Prop.: Roberts</p> <p align="center">Tél.: 204 447</p>	<p align="center">Tél. Bureau: 95 184 Rés.: 205 227</p> <p align="center">PAUL PAQUIN</p> <p align="center">Agent général Automobiles — Accidents Incendies Effets personnels</p> <p align="center">612, rue St-Jean-Baptiste ST-BONIFACE, MAN.</p>
<p>J. E. Couture E. Toupin Tel. 49 547 Tel. 204 201</p> <p align="center">COUTURE & TOUPIN Entrepreneurs en construction</p> <p align="center">Téléphone: 96 977 408, Edifice Montreal Trust WINNIPEG</p>	
<p align="center">RENCONTREZ VOS AMIS AU</p>  <p align="center">Waldorf Lunch Bar</p> <p align="center">344, rue Main</p> <p align="center">Salle de banquet pour toutes occasions.</p> <p align="center">Consultez-nous pour vos soupers de famille, soirées, etc.</p> <p align="center">J.-H. GAUTHIER J. CHABALIER</p> <p align="center">Téléphone 91 076</p>	<p align="center">FOURRURES</p> <p align="center">Ce qu'il y a de mieux en fait de qualité, de prix et de coupe</p> <p align="center">•</p> <p align="center">Conditions faciles</p> <p align="center">•</p> <p align="center">ENTREPOSAGE</p> <p align="center">•</p> <p align="center">PLUS DE 40 ANS D'EXPERIENCE</p> <p align="center">•</p> <p align="center">Antonio Lanthier</p> <p align="center">254, rue Main Tél.: 93 891</p>
<p align="center">Hommage d'un ancien</p> <p align="center">NORWOOD ELECTRIC & RADIO Taché et Marion</p> <p align="center">Tél. 203 730 Lucien DAOUST, Prop.</p>	

Lamartine et sa mère

Toutes les mères qui ont un enfant ne mettent pas au monde un poète. Heureusement! Mais il semble indiscutable que, poètes véritables ou poètes dans l'action, les hommes ainsi faits doivent à leur mère ce qui les rend poètes, c'est-à-dire la sensibilité, l'extrême réceptivité à l'égard du monde extérieur, en somme tout ce qui met en branle leur imagination. Il n'est pas de mère qui eut plus d'influence sur son enfant que la mère de Lamartine. C'est dans le "Manuscrit de ma mère", dans "Confidences" et dans "Nouvelles Confidences" qu'on découvre le mieux l'influence qu'elle eut sur son fils, son caractère, sur la persistance de sa foi religieuse malgré les pressions qui s'exercèrent sur lui tout au long de sa vie.

Le père du poète, cadet d'une famille de cinq enfants, et qu'on appelait Chevalier de Prat, reçu de son père, lors de son mariage, la maison et la terre de Milly, modeste maison de petit propriétaire, où il vint s'installer avec sa jeune femme. Il avait rencontré son épouse, Mlle Alix de Roys, à l'occasion de visites qu'il faisait à sa soeur au Chapitre de Dames Nobles. Alphonse de Lamartine naquit le 10 octobre 1790, dans l'humble chaumière de Milly. Nous sommes au temps de la Révolution: tous les membres de la famille Lamartine sont arrêtés et mis en prison. Mais peu après, au 9 thermidor, à la faveur d'un apaisement des Révolutionnaires, on relâche les membres incarcérés de la famille du futur poète. Aussitôt libéré, Pierre de Lamartine part avec sa jeune épouse et son fils Alphonse pour leur habitation de Milly, simple mais confortable.

A mesure qu'Alphonse de Lamartine y grandit, ce petit bourg devient de plus en plus "la terre natale" comme il dira plus tard. Ici il mène une vie de liberté au milieu des vignes, des prés, des champs, sur les chemins du village. Milly est la source profonde de son sentiment de la nature, de son goût pour le labeur des paysans, de son tendre respect pour le peuple, car de cette humanité il a fait un apprentissage direct.

C'est à Milly que l'influence de sa douce mère s'exercera sur lui d'une manière indélébile. Très bonne et charitable, elle est la Providence des malheureux. Elle est pour eux médecin, infirmière, soeur de charité. Elle les visite, et pour éveiller dans le coeur de ses enfants, d'Alphonse surtout qu'elle aimait, des sentiments de piété et de charité, elle les amenait avec elle. Ainsi de très bonne heure furent révélées à Alphonse la peine et les rudesses de la vie. Sa mère lui fit comprendre le devoir de chacun de nous envers ceux qui souffrent. Régulièrement aussi, elle associait ses enfants à ses actes de piété, les habituant à élever leur

BOIS et
CHARBON

TOUPIN LUMBER & FUEL CO LTD
PHONES 201 105-06

MATÉRIAUX de
CONSTRUCTION

SERVICE PROMPT, EFFICACE, COURTOIS

pensée vers Dieu. Vers la fin de l'après-midi, lorsqu'elle avait accompli son travail quotidien, elle s'unissait à Dieu dans la prière et la méditation. Souvent, prenant par la main son Alphonse, elle allait à la petite église de Milly pour se recueillir et prier. Prières, conversations, lectures, exemples de piété et de charité qui inspirèrent à Lamartine un profond sentiment religieux contre lequel ses propres doutes de plus tard, et les tentatives obstinées de certains de ses amis pour le déraciner, furent impuissants. On peut dire que c'est à l'ombre de l'église de Milly et en écoutant la voix de sa cloche que, sous l'influence de la mère de Lamartine, l'âme du poète se forma. Il écrivit un souvenir de son enfance, l'émouvant et célèbre poème "La Cloche", inspiré par le rappel de ses jeunes années.

Bientôt le souci de faire donner méthodiquement à leur fils une instruction convenable oblige ses parents à se séparer de lui. Alphonse, confié aux Pères de la Foi, qui avaient un collège à Belley, fit de bonnes et sérieuses études. Il apprit le latin et le grec; il ne reçut d'ailleurs aucun autre enseignement. Ce fut seulement par des lectures personnelles qu'il compléta sa formation lorsque, vers sa dix-huitième année, il reprit la vie de famille à la maison paternelle. Au collège de Belley, il se lia particulièrement avec des camarades, de Visière, de Vignet et Guichard de Bienassis qui restèrent ses amis toute sa vie. Tous trois exercèrent sur Lamartine une certaine influence, en opposition avec celle de sa mère. L'un devint sceptique, l'autre à peu près athée, le troisième un fils spirituel des Encyclopédistes. Le père de Guichard avait une riche bibliothèque. Alphonse de Lamartine y avait accès, et c'est là qu'il se familiarisa avec les écrivains du XVIII^e siècle et leur esprit critique.

Les années de collège d'Alphonse furent une rude épreuve pour sa mère. Elle s'alarmait de sentir la foi de son fils, sinon chancelante, du moins pas aussi vive et aussi pure. Elle s'inquiétait de ses sautes d'humeur et de ses mélancolies, comme de sa santé physique. Ses études terminées, Alphonse se retrouve oisif, privé de ses amis de collège et sans le moindre espoir d'une fonction à remplir. Aucune perspective ne s'ouvrant devant lui, l'impétueux et passionné jeune homme se voit condamné à l'inaction. Il s'inquiète, s'ennuie, se montre violent, et Milly cesse momentanément de lui être cher. Dans ses amères mélancolies, il se rebelle contre les idées et les croyances dans lesquelles il a été élevé. Pour échapper à l'ennui, il s'adonne à la lecture. Il lit éperdument. Ses lectures préférées sont les poètes légers et libertins du XVIII^e siècle. Et dès qu'il se met à faire des vers — n'est-ce pas pour ce rêveur solitaire l'unique possibilité d'action? — il les imite. Sa mère, aux aguets et dans l'angoisse, est consternée. Elle a beau le morigéner, faire appel à

Les Religieuses de l'Hôpital St-Boniface

St-Boniface, Manitoba

Le JUNIORAT de la Sainte Famille

St-Boniface, Manitoba

COLLEGE SAINT-JOSEPH

Cours universitaire complet

sous la direction des

Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie

Section féminine du Collège de St-Boniface

321, rue Cathédrale

Saint-Boniface, Man.

Les Pères Oblats de Marie-Immaculée

ADMINISTRATION PROVINCIALE

St-Boniface, Manitoba

Les Révérendes Soeurs de la Charité

MAISON PROVINCIALE

St-Boniface

Les Missionnaires Oblats
de la Maison-Chapelle

souhaitent longue vie
au Bonifacien

Les Missionnaires Oblats
du Jardin de l'Enfance
Langevin,
de l'Ecole Ménagère,

souhaitent longue vie
au Bonifacien

GRAHAM
Cleaners

Téléphone: 203 849

331, avenue Provencher

ST-BONIFACE

Dans vos achats, la garantie **EATON'S** vous assure

"Satisfaction au Remboursement"

THE T. EATON CO. LIMITED

ses sentiments religieux, il se cabre, se montre chagrin, aigre, irréligieux, brusque envers ses soeurs, désagréable pour tout son entourage. Ni le poste de maire, ni son entrée comme membre de l'Académie de Mâcon, ni ses lectures, ni ses poèmes ne suffisent à calmer sa fièvre.

Dans la monotonie et déplaisante société mâconnaise, Alphonse trouve cependant d'agréables aliments pour sa flamme : une jeune fille plus âgée que lui, qu'il ne pouvait épouser ; puis une séduisante jeune femme avec laquelle une liaison illégitime eût été un trop grand scandale dans une si petite ville. Ses parents, soucieux de le distraire pour le guérir de sa mélancolie, l'envoient faire un séjour à Lyon, puis en Italie où il mène une vie relâchée et dissipée. Il joue et fait des dettes. De retour à Milly, l'ennui le suffoque de nouveau ; il déteste cette vie oisive et monotone. Son tempérament se révèle de plus en plus sombre, impatient, irascible jusqu'à la violence.

Durant ces années de désarroi, l'emprise de sa mère semble nulle sur lui. Il la désole par son scepticisme et son indifférence apparente à l'égard des pratiques religieuses. Sa santé est mauvaise. On l'envoie faire une cure à Aix-les-Bains où il rencontre Mme Julie Charles, femme du secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, venue elle aussi chercher dans cette solitude la guérison d'un mal qui un peu plus tard devait l'emporter. On sait la vive impression qu'ils se firent l'un à l'autre, la tempête imprévue qui, sur le lac Bourget, la jeta dans les bras de Lamartine, accouru à son secours. On se rappelle les strophes du poème "Le Lac" que, l'année suivante, Lamartine, désolé de ne point la voir au rendez-vous fixé, consacra à leurs amours si vite interrompues. Vers immortels qui depuis plus d'un siècle ont retenti dans bien des coeurs et qui, chaque fois, émeuvent.

*"Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?
O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir."*

Lamartine était le type même de ces singuliers hommes qui s'attachent surtout aux félicités perdues, les embellissent, les regrettent et les pleurent. Le genre de son lyrisme s'accordait à merveille avec cette tendance de son coeur. Sa muse était élégiaque et mélancolique. Après la mort de la jeune femme, il fut délirant de douleur. Sa tristesse, son amertume s'accroissent. Il échappe de plus en plus aux conseils de sa mère, rompt avec ses croyances, s'abstient des pratiques religieuses... jusqu'au jour où il retrouve du bonheur et commence à connaître la gloire. C'est une des particularités de Lamartine que son sentiment religieux s'affaiblit dans le chagrin et se ravive dans l'allégresse.

Nous allons assister à cette transfiguration. Lamartine arrive à Paris. Il vient d'écrire ces poèmes qui vont constituer le volume des "Méditations". Ces poèmes correspondent aux sentiments que lecteurs et lectrices éprouvent vaguement. Ses vers sont célèbres.

Cette voix si humaine enchante et bouleverse les âmes féminines. Le voilà sur le chemin du succès : tout lui réussit. Les "Méditations" sont accueillies avec enthousiasme. Le nom de Lamartine est sur toutes les lèvres. Bientôt Lamartine est nommé secrétaire d'ambassade à Naples et il épouse la riche Mlle Marianne Beatche. Il est heureux, l'avenir s'annonce magnifique.

Alors il se remet à croire. Son village de Milly lui redevient cher. Dès cette époque, il se rapproche de sa mère, partage ses idées, ses croyances ; il se montre tendrement docile à tout ce qu'elle lui a enseigné lorsqu'il était petit. Il reconnaît maintenant la sagesse des préceptes qui lui furent enseignés et revient à sa ferveur première. Même à distance, sa mère reprend sur lui l'influence qu'il subissait si volontiers lorsqu'il était petit enfant.

Ce retour s'accompagne d'un culte attendri et sans cesse grandissant pour sa mère. Dans son "Manuscrit de ma mère", il la représente comme une sainte, invariablement merveilleuse de sérénité, de douceur, de patience et de résignation. Comme lui, elle avait une très vive sensibilité, mais elle ne possédait pas autant que son fils le don de l'expression. Alphonse embellit ses émotions et laisse deviner chez sa mère une âme pareille à la sienne. Lamartine n'a fait que donner dans "Manuscrit de ma mère", "Confidences", "Nouvelles Confidences et aussi "Journal intime" une expression plus belle et plus lamartinienne à ce que sa mère éprouvait confusément et ne rendait parfois que d'une manière très simple, même un peu banale. Mais la similitude de leurs deux sensibilités, de leurs deux âmes est indéniable. Mme Lamartine a exprimé tout simplement dans le langage qui lui était naturel, d'une manière fort émouvante, tous les sentiments qui inspirèrent à son fils le magnifique poème des "Harmonies". Elle y retrouve son âme. "Il dit précisément ce que je pense. Il est ma voix. Car je sens bien les belles choses mais je suis muette quand je veux les dire, même à Dieu. J'ai, quand je médite, comme un grand foyer bien ardent dans le coeur, dont la flamme ne sort pas. Mais Dieu qui m'écoute n'a pas besoin de mes paroles. Je le remercie de les avoir données à mon fils."

Lamartine s'est ressaisi. Mais ce sensible ne manquera pas bientôt d'être secoué par une tornade et sa foi catholique chancellera de nouveau. Et de plus en plus au cours des années qui vont suivre, elle sera entamée par des douleurs successives, de pénibles déceptions, par l'atmosphère anticléricale des premiers temps du règne de Louis-Philippe, par certaines idées qui flottaient dans l'air et par l'influence de quelques amis qui s'ingéniaient à détacher Lamartine de sa foi catholique et des pratiques religieuses.

D'abord la mort accidentelle de sa mère, ébouillantée dans son bain. L'immense douleur qu'il en ressent obscurcit le ciel d'allégresse dont sa foi religieuse avait besoin pour être vive et sereine. Ensuite vint l'échec de sa candidature au siège législatif de Bergues. Il est déçu et froissé dans son orgueil. Bientôt il partit visiter les Lieux Saints à Jérusalem et fut de nouveau grandement déçu de n'y pas trouver l'illumination spirituelle qu'il espérait de ce voyage. Cependant, son sentiment religieux demeurait profond, assez profond pour inspirer sa poésie, son élo-

quence et son action politique. Regagnant la Syrie, il eut la déchirante douleur de perdre à Beyrouth sa fille unique, sa Julia bien-aimée. Pour un homme dont les croyances ne restaient fermes que dans le bonheur, ce fut le coup suprême.

Lamartine, doublement endolori, rentre à Paris, y respire une atmosphère de trouble et d'exaltation renovatrice. La théorie du perpétuel devenir le fascine; ce monde ne présente que du provisoire et du temporaire. Nourri de l'oeuvre des écrivains du XVIIIe siècle, il a le culte de la liberté. Ardente était sa foi au progrès, au progrès incessant. Il s'exprime ainsi: "Le progrès est le plus haut et le plus utile conservatisme". Ces idées politiques et sociales se retrouvent partout dans son majestueux poème épique de Jocelyn.

Il reste en grande partie fidèle à l'éducation qu'il a reçue de sa mère si pieuse. Il croit à l'existence d'un Dieu unique et créateur, et à l'immortalité de l'âme. La foi héritée de sa mère le préserve de négations trop graves. En tout cas, ses amis multipliaient leurs efforts pour vaincre ses suprêmes hésitations et effacer le souvenir de l'éducation maternelle. Un jour qu'un ami se faisait plus pressant que d'habitude, Lamartine, désireux de lui faire comprendre l'inanité de ses instances, l'emmène vers le tombeau de sa mère, afin d'être, auprès d'elle, plus fort pour lui répondre: "Non!"

Ce culte pour sa mère s'accompagna désormais d'un culte parallèle pour la maison de Milly. Il oubliait les jours maussades et monotones de son oisive enfance. Il écrivit de magnifiques vers sur ses parents, sur ses soeurs, et sur le paysage que présentait la maison de Milly. Il vécut pendant 20 ans dans la défaveur, l'injustice, l'abandon et la pauvreté. Accablé de dettes, il se consolait dans la solitude du "tapis vert de ses vignes". Les deux seuls poèmes qu'il écrivit durant ces années d'exil prouvent qu'il avait toujours la force que son génie rayonnait, inaltéré. La première pièce, composée dans une heure de découragement, de dégoût pour tant d'ingratitude, est une "Ode au comte d'Orsay". Le tout dernier poème "La vigne et la maison", l'un des plus sublimes et des plus poignants, il l'écrivit dix ans avant sa mort. Bouleversé par la vision de cette demeure de Milly (il avait été contraint de la vendre), le coeur serré, il composa ce magnifique poème dont je vous cite la première strophe:

*"Efface ce séjour, ô Dieu! de ma paupière,
Ou rends-le moi, semblable à celui d'autrefois,
Quand la maison vibrait comme un grand coeur
[de pierre,
De tous ces coeurs joyeux qui battaient sous ces toits!"*

Après quoi, le poète se tut à jamais. Si la pauvreté lui avait arraché Milly, le souvenir de sa mère ne le quittait pas dans cette triste et laborieuse fin de vie à peu près solitaire...

P.-S. — Ce travail s'est largement inspiré d'une conférence de M. Georges Lecomte, de l'Académie française.

Guy ALLARD
Belles-Lettres.

Hommages de

LEO BOISSONNEAULT ELECTRICIEN

206, rue Goulet

Tél. 201 694

C. B. FURS

Manteaux réparés — rajeunis

Système de crédit

C. Boissonneault,
Propriétaire

147, ave Provencher
St-Boniface

R. STANNERS

BIJOUTIER

Réparation de montres — Anneaux de mariage — Services
d'argenterie — Objets d'art, nouveautés

Prix spéciaux aux étudiants

139, ave Provencher

Tél: 201 822

ST-BONIFACE, MAN.

Achète BIEN qui achète
chez

Dupuis Frères
LIMITÉ

MONTRÉAL

MAGASIN à RAYONS:
865-est, rue Ste-Catherine

COMPTOIR POSTAL:
780, rue Brewster

Succ. MAGASIN POUR HOMMES:
Hôtel Windsor.



LE JEUNE OUBLIEUX

On demandait à un élève de définir l'Électricité.

"Je l'ai su, mais je l'ai oublié."

Thomas Edison qui avait amélioré l'ampoule électrique et adapté l'électricité à divers usages, fut consterné.

"C'est déplorable", répondit Edison; "la seule personne qui pouvait définir l'électricité n'y comprend plus rien."

QUI A DOTÉ ST-BONIFACE ET WINNIPEG DU POUVOIR HYDRO-ELECTRIQUE ?

C'est la Compagnie Winnipeg Electric.

C'est en 1906 que le pouvoir électrique fut transmis de l'usine érigée à Pinawa, sur la rivière Winnipeg, à 70 milles de Winnipeg.

**WINNIPEG ELECTRIC
COMPANY**

VIVE

le

Printemps

Les bourgeons, que le soleil persuade par des rayons chauds à apparaître, se multiplient en donnant à la nature un aspect tout à fait nouveau. Des ruisselets coulent allègrement dans de petits sentiers creusés par des pics et des pelles. Une douceur se répand et chasse le froid que la rude saison passée nous a fait subir. Mais l'hiver n'abandonne pas si facilement la partie et il fait une lutte acharnée et vaine.. Les coupe-vent remplacent successivement les lourds pardessus d'hiver. Le soleil se lève plus tôt, brille chaudement toute la journée et est un peu plus lent à disparaître. Le ciel tacheté ici et là de petits nuages est si beau qu'il fait du bien à voir. Tout le monde espère; l'été s'en vient avec . . . les vacances.

Pierre L'HEUREUX
Eléments-Latins.

Marcel-J. CHOISELAT

Entrepreneur général
en construction

Tél.: 202 348

394 Taché St-Boniface

CHEZ EVA

RESTAURANT - REPAS

Tél.: 202 969

150 Provencher St-Boniface

WILLIAM GROSS et CIE

Objets de piété

Cartes de Noël - Crèches - Calendriers d'art religieux
Crucifix - Livres de prières - Chapelets - Cierges

Vêtements sacerdotaux

Ecrivez ou venez nous voir

322 rue Main

Winnipeg

Tél.: 97 784

Aidez à conserver la langue française dans votre
province en présentant du film parlant français dans
vos salles.

Nous avons un vaste choix de programmes parlant
français 16 m/m et vous enverrons notre dernier
catalogue sur demande.

COMPAGNIE FRANCE FILM

637 ouest, rue Craig
MONTREAL, P.Q.

DAOUST ELECTRIC CIE

Travaux électriques

Ventes de

Disques, Radios, Appareils électriques

202, avenue Provencher

ST-BONIFACE

Téléphone: 201 447

Hommages du

PARIS LUNCH BAR

218, avenue Provencher

(en face de l'Hôtel de ville)

Seule maison strictement canadienne-française

THE WESTERN PAINT CO. LTD.

ERNEST GUERTIN, propriétaire

Veuillez demander nos prix avant d'acheter vos peintures,
vernis, huile, blanc de plomb. Nous faisons une spécialité de
matériaux pour églises et maisons religieuses.

121, RUE CHARLOTTE

WINNIPEG

SAGESSE

Vivez selon vos moyens et faites des réserves. L'épargne régu-
lière assure contre les mauvais jours et apporte la sécurité, le
confort, l'aisance. Vous prendrez des habitudes d'économie
lorsque vous aurez un compte d'épargne à la

BANQUE CANADIENNE NATIONALE

Actif, environ \$408,580,149

538 bureaux au Canada

Succursale à St-Boniface

J.-H.-N. Léveillé, gérant

J.-A. LANTHIER & FILS

Plomberie - Quincaillere - Accessoires électriques

Peintures - Articles de sports

Tél.: 204 004

Horace et Taché, Norwood

Compliments de

LONERGAN'S TRANSFER & FUEL

Tél.: 201 844

ST-BONIFACE

Bureau: 201 351

TELEPHONES

Résidence: 201 205

M.-E. SABOURIN

VOYAGES et ASSURANCES de toutes sortes

Renseignements fournis volontiers

195, avenue Provencher

St-Boniface, Man.

Angle des rues Provencher et Taché

Téléphones: Bureau: 203 074
Domicile: 201 616
201 560

Estimation gratuite.

ASSELIN FRERES

Entrepreneurs en creusage

Ne "gelez" pas votre ouvrage — Mettez-y le dragueur

LEO LABELLE

IMPRIMEUR

295 Hamel

St-Boniface

PARK HOTEL

vis-à-vis l'Hôpital
de St-Boniface

Restaurant attenant

Téléphone: 207 062

GRAVEURS
PHOTOGRAPHES

DESSINATEURS
INDUSTRIELS

Winnipeg
Graphic Art Engravers Limited

Coin Princess
et Bannatyne

200, Edifice Galt
Winnipeg, Man.

Tél.: 29-904

Hommage

Cercle Ouvrier Saint-Joseph

Saint-Boniface

ALICE BARBER SHOP

180, ave Provencher

Tél.: 202 010

Bienvenue à tous

**TED'S
Barber Shop**

(15 ans d'expérience)

567, Desmeurons

GILLIS AND WARREN

LIMITED

BRANDON
12th & PRINCESS

WINNIPEG
205 Fort St.

DAUPHIN
102 1st AVE. N.E.

Distributors of Quality Nationally Known Automotive Parts
and Equipment

BRABANT BROS.



Entrepreneurs d'égoûts et creuseurs

787, St-Joseph

Saint-Boniface

Téléphone 202 557

CHAPUT FRERES

300, rue Hamel

Tél.: 202 043

Epicerie - Viandes - Légumes

**ST-BONIFACE
HARDWARE**

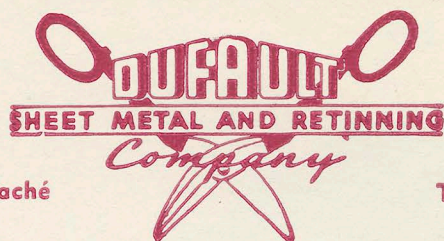
Venez nous voir pour votre
provision de quincaillerie.

129-131, rue Provencher
Téléphone: 201 043

Un produit supérieur



Produits Constant Macaroni



693, rue Taché

Tél: 202 505

ST-BONIFACE, MANITOBA

THE VICTOR CO.

MARCHANDS EN GROS

Tabacs - Confiseries - biscuits - papeterie - etc.

Tél.: 201 025

471, de la Morénie

SAINT-BONIFACE

LA COOPERATIVE FAMILIALE LTEE

Epicerie et viandes

La COOPERATION vous offre un système d'affaires
dont le but est le service social et non pas le profit.

184, avenue Provencher

Téléphone: 204 101

LA COMPAGNIE FONCIERE
de MANITOBA LIMITEE

322, RUE MAIN

MAISONS A VENDRE

J. A. GUAY

Magasin de chaussures
et cordonnerie

196, Provencher St-Boniface

THE CUSSON LUMBER
Co. Ltd.

Marchands de toutes sortes de
matériaux de construction,
charbon et bois de chauffage,
etc., etc.

Manufacturiers et dessinateurs
d'ameublements d'églises et
de boiserie fine, etc., etc.

P. RAIMBAULT, prop.

Coin Provencher et Des Meurons
St-Boniface Tél.: 201 283

**INTERNATIONAL
LABORATORIES**

Fabricants des
Peintures et Vernis
"MASTER MADE"

St-Boniface

Manitoba

LA CIE F.-J. TONKIN
Limitée

Manufacturiers d'objets
de piété

103, Princess

WINNIPEG, Man.
EDMONTON, Alta

Hommages

de l'Hôtel Tourist

Hommage de

COUTURE MOTORS

Chars usagés toutes marques
Dodge - De Soto
Camions Dodge

Provencher et St-Joseph
Tél.: 203 955

J. O. BRUNET
Monuments Funéraires

Coin Bertrand et Youville

Tél. 201 864 - Rés. 202 448

KEATS RADIO LAB.

SALES and SERVICE

Tél.: 201 852

320½, avenue Taché

Etabli en 1899

Tél.: 201 802
201 453



P. COUTU

Chapelle funéraire

156, MARION

NORWOOD

Notre personnel est à votre service jour et nuit
pour vous libérer des difficultés inhérentes à
un décès.

Nous verrons à tous les détails — Vos moindres désirs seront satisfaits

UN SEUL APPEL SUFFIT

ECOUTEZ

LES

de BOSTON
CLOTHING

chansonnettes françaises

au poste CKSB tous les jours
de 12 h. 30 à 1 h. p.m.

Vêtements de qualité
et mercerie

depuis 1899

SOULIERS
Bon ton

Pour soirée
Pour sport
Pour travaux

CHAPEAUX
de qualité

Stetson
Biltmore
Adam, etc.

Sous le même toit tout ce qu'il faut
pour Monsieur

— Ici on parle français —

Boston EST. 1899
CLOTHING CO. Limited

568-70, RUE MAIN, WINNIPEG

WILSON'S AUTO ELECTRIC

REPARATIONS DE GENERATEURS ET DE "MAGNETOS"

GERANT: O. BOISSONNEAULT

242, rue Main

Téléphone 92 775



Diplômés du Collège
d'Embaumement de Cincinnati

Salon mortuaire

DESJARDINS · McGEE

138, blvd Dollard

St-Boniface

Tél. 201 467

Service d'ambulance jour et nuit

Diamantaire



Tél.: 28 497

Bagues de fiançailles

Montres

Argenterie

Nécessaires à écrire — Nouveautés

Radios — Diamants

Accessoires électriques

FABRICANTS DE BIJOUTERIE

204, McIntyre Bloc

416, rue Main

L'homme bien mis s'habille chez

A. Huot

MARCHAND TAILLEUR

200, ave Provencher

ST-BONIFACE